

3^e Année - N° 91.

Le numéro : 25 centimes

13 Juillet 1916.

LE PAYS DE FRANCE



G. Willemans
CHEF D'ETAT-MAJOR
DE L'ARMÉE BELGE

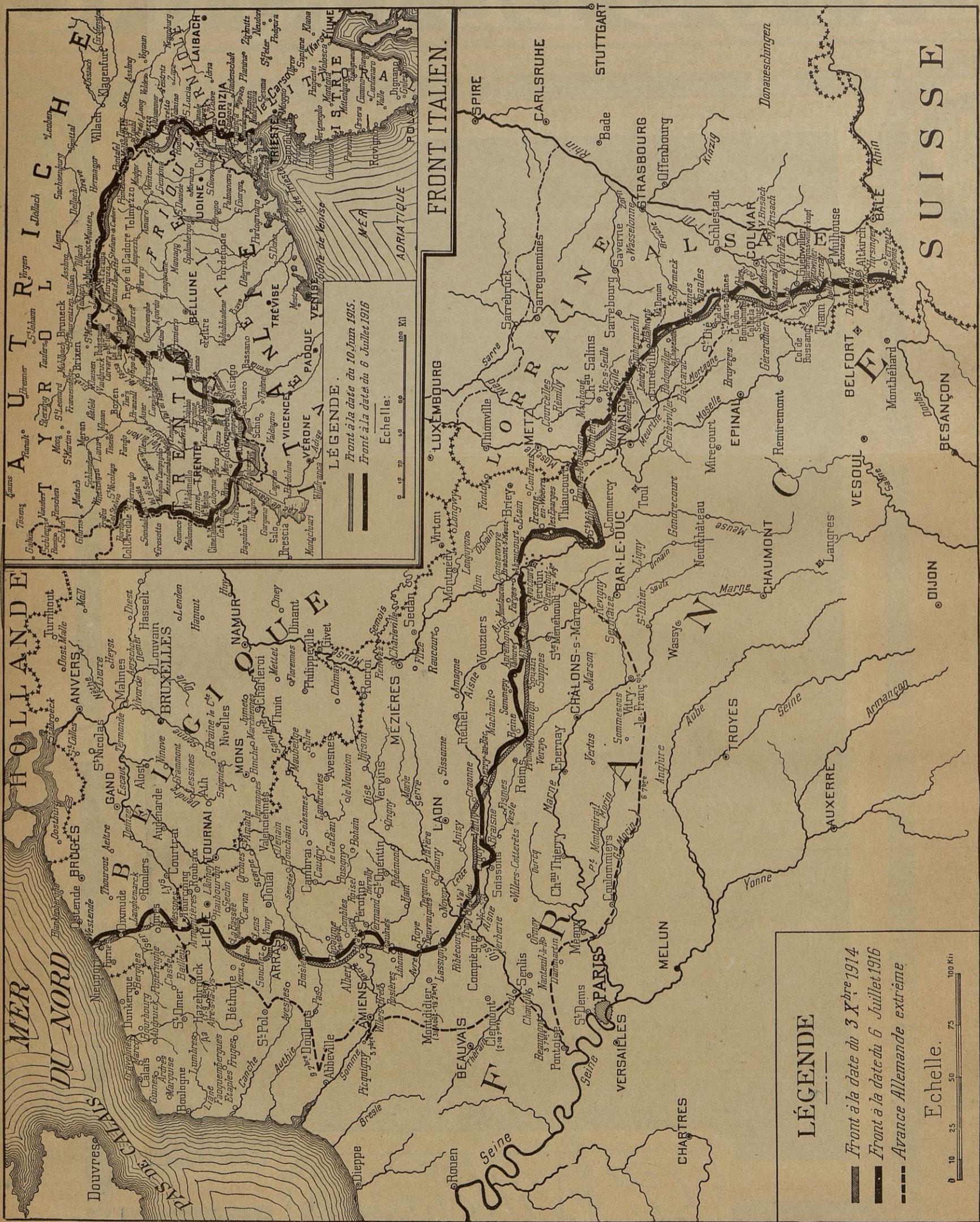
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs

Édité par
Le Mat
2, 4, 6
boulevard Poisson
PARIS

Abonnement pour l'Etranger... 201

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

Bon-Prime N° 5

P

Ce Bon est le cinquième d'une série de Six Bons numérotés de 1 à 6, encartés dans *Le Pays de France*, à raison d'un par semaine et qui, réunis et envoyés à l'Administration du *Pays de France*, 6, Boulevard Poissonnière, Paris, avec la photographie à agrandir et un mandat-poste de **4.95** pour tous frais, donneront droit à un

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE d'une valeur de **25** Francs

Cet agrandissement, «noir gravure», du format 40×30 centimètres, sera exécuté par la *Compagnie Française des Grands Portraits*, à Paris, dont les travaux d'art font autorité.

Nous recommandons, dans l'intérêt des personnes désireuses de profiter de cette prime, de n'envoyer que de très bonnes photographies.

Les Bons N°s 1, 2, 3 et 4 ont paru les 15, 22, 29 Juin et 6 Juillet, le Bon N° 6 paraîtra dans le N° du PAYS DE FRANCE du 20 Juillet.

Tous ces Bons, pour être valables, devront être envoyés avant le 20 Août; passé cette date, ils seront considérés comme nuls.



Fac-simile de l'agrandissement artistique 40×30 d'une valeur de **25 francs**.

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 29 JUIN AU 6 JUILLET

LOFFENSIVE, que faisait prévoir dans les derniers jours du mois de juin le terrible bombardement des positions allemandes, s'est déclenchée le 1^{er} juillet, sur une partie du front de l'armée britannique, entre l'Ancre et la Somme, et sur la partie de notre front qui va de la Somme à Soyécourt ; l'action comprenait un front d'environ 40 kilomètres. Elle fut magnifique ; l'entrain des soldats alliés fut tel que dans la matinée et au cours de l'après-midi de la première journée, la première position allemande était enlevée. Nos troupes avaient fait plus de 5.000 prisonniers et, grâce à la préparation de l'artillerie, nos pertes avaient été minimales ; un corps d'armée n'avait pas perdu 800 hommes.

Nous allons résumer ces six jours d'offensive. Les communiqués britanniques ont été très sobres d'indications surtout au point de vue des localités.

Donc, le 1^{er} juillet, les deux armées alliées, en parfaite liaison, se lançaient à l'attaque. L'armée britannique, malgré la résistance opiniâtre des Allemands qui s'attendaient à cette offensive, s'avancait sur un front de 25 kil. 500 mètres, pénétrait dans les positions ennemis surtout vers Montauban et la Boisselle. Ces deux villages étaient vivement défendus par l'ennemi, qui contre-attaquait violemment ; cependant nos alliés s'en rendaient maîtres pendant la nuit et dans la journée du lendemain. Ils faisaient 2.500 prisonniers et enlevaient du matériel.

Le 3, la bataille faisait rage vers la Boisselle et Ovillers, avec des alternatives de succès et de recul. Nos alliés conservaient finalement toutes les positions conquises et résistaient avec leur ténacité coutumière à tous les assauts ; 400 nouveaux prisonniers tombaient entre leurs mains.

Le 4, les Allemands envoyaient de nouveaux renforts contre l'armée britannique qui soutenait brillamment de puissantes attaques ; au sud de la Boisselle nos alliés réalisaient des progrès intéressants.

Le 5, la lutte se poursuivait avec acharnement sur l'Ancre et la Somme. Les troupes britanniques accentuaient leur avance "sur certains points importants" ; deux attaques énergiques dirigées contre leurs nouvelles positions aux environs de Thiepval étaient repoussées avec de grosses pertes pour l'ennemi. Encore 500 prisonniers enregistrés par nos alliés.

Le 6, le communiqué britannique annonçait laconiquement une nouvelle avance.

Sir Douglas Haig, commandant en chef de l'armée britannique, a élaboré de concert avec notre état-major général un plan méthodique qu'il suivra sans à-coups, avec lenteur peut-être, mais avec la sûreté et la ténacité dont toujours a fait preuve la Grande-Bretagne.

Pendant que les Anglais supportaient le gros effort allemand, nos troupes avançaient rapidement.

Le premier jour de l'offensive, elles arrivaient, au nord de la Somme, aux abords des villages de Hardecourt et de Cirlu ; au sud de la Somme, elles enlevaient les villages de Dompierre, Becquincourt, Bussu et Fay. La lutte se poursuivait acharnée pendant la nuit aux abords de Hardecourt ; les Allemands essayaient de réagir, ils subissaient des pertes importantes.

Le 2, nous enlevions près de Cirlu une carrière puissamment organisée par l'ennemi. Au sud de la Somme, nous prenions le village de Frise et le bois de Méréaucourt. Le nombre de prisonniers faits par nos troupes en ces deux jours dépassait 6.000 soldats et 150 officiers.

Le 3, notre avance s'accentue encore ; nous occupons, sur un front de plus de 5 kilomètres, les deux lignes de tranchées de la seconde position allemande depuis le bois de Méréaucourt jusqu'aux abords immédiats d'Assevillers. Entre ces deux points, nos troupes enlevaient, au cours d'un brillant combat, le village d'Herbécourt puissamment organisé par l'ennemi. Plus au sud, elles progressaient au nord d'Estrées et entre Estrées et Assevillers. Au cours de la journée, nos troupes s'emparaient du village de Feuillères, puis de Buscourt et de Flaucourt ; elles avaient, à ce moment, conquis du terrain sur 5 kilomètres de profondeur. Les Allemands envoyoyaient des renforts que notre artillerie dispersait. 8.000 prisonniers étaient entre nos mains. L'ennemi avait subi des pertes énormes notamment dans le ravin au nord d'Assevillers et sur les pentes au nord d'Herbécourt.

Le 4, le mauvais temps gênait nos opérations ; nous étendions cependant nos gains ; nous nous emparions des bois situés entre Assevillers et Barleux,

ainsi que du village de Belloy-en-Santerre et de la plus grande partie du village d'Estrées.

Le 5, notre action offensive reprenait au nord de la Somme et nous enlevions des tranchées à l'est de Cirlu. Au sud de la rivière, notre infanterie s'emparait de la ferme Sormont en face de Cléry. L'ennemi attaquait Belloy-en-Santerre, mais il était rejeté. Le soir, nous occupions entièrement le village d'Estrées ; toute la seconde position allemande était en notre pouvoir sur un front d'environ 10 kilomètres. Au nord, le village de Hem tombait en nos mains ainsi que la ferme de Monacu.

Le 6, les Allemands dirigeaient des contre-attaques sur tous les points de notre nouveau front ; ils sont partout repoussés avec des pertes énormes ; c'est ainsi que près d'Estrées deux compagnies allemandes, prises en enfilade par nos mitrailleuses, ont été anéanties.

Au sixième jour de l'offensive le total des prisonniers faits par les armées alliées dépassait 16.000 ; le chiffre des canons capturés par les troupes françaises et qu'il avait été possible de dénombrer était de 76. Les mitrailleuses prises étaient au nombre de plusieurs centaines.

La vaillance de nos troupes nous a rendus maîtres de toute la boucle de la Somme ; notre front, au 6 juillet, était devant Barleux, à la cote 63, fourche des routes qui viennent d'Assevillers et de Flaucourt. Devant nos troupes, il n'y avait plus jusqu'à la Somme qu'un plateau découvert, dont le revers tombe sur la rivière ; dans une anfractuosité de ce revers est logé le village de Biache que les Allemands ont fortement organisé.

L'aviation a rendu de signalés services en détruisant les ballons-saucisses allemands, en empêchant les aviateurs ennemis de pénétrer dans nos lignes, en bombardant les gares et les cantonnements ennemis.

La lutte devant Verdun ne s'est pas ralentie le 30 juin, nos soldats enlevaient l'ouvrage de Thiaumont ; les Allemands y rentraient au cours de l'après-midi, mais à 4 h. 30, ils en étaient chassés par une vigoureuse contre-attaque. Le lendemain, après un furieux bombardement, ils parvenaient à rentrer dans la redoute complètement bouleversée et dont nous tenions les abords immédiats. Dans une nouvelle attaque nous nous emparions le soir de l'ouvrage.

Le 2 juillet, les Allemands lançaient inutilement à plusieurs reprises leurs troupes à l'assaut de la redoute de Thiaumont ; ils étaient repoussés avec de grosses pertes.

Le 3, ils attaquaient l'ouvrage de Damloup s'en emparaient d'abord, puis en étaient délogés

Ce n'est que le lendemain, après un bombardement inouï, après six attaques successives qui leur coûteront des pertes énormes qu'ils parvinrent à s'emparer, pour la quatrième fois, de la redoute. Nos troupes restaient en contact immédiat.

Sur la rive gauche de la Meuse, les combats ne furent pas moins violents. Dans la soirée et dans la nuit du 29 juin, les Allemands multiplièrent les actions offensives sur nos positions depuis le bois d'Avocourt jusqu'à l'est de la cote 304. Bombardement, jets de liquides inflammables, tout fut employé ; nos feux briserent ces tentatives. A l'est de la cote 304, l'ennemi parvint cependant à s'emparer d'un ouvrage fortifié de notre première ligne dont la garnison avait été littéralement ensevelie par le bombardement. Dans la nuit, une brillante attaque nous rendait de nouveau maîtres de l'ouvrage.

Le 1^{er} juillet, les attaques se renouvelaient répétées et violentes. Elles étaient brisées par nos feux. Dans la nuit, une puissante action d'infanterie reprenait l'ouvrage fortifié de la cote 304 ; mais une contre-attaque nous le rendait presque aussitôt.

Jusqu'au 5 juillet, les actions d'infanterie cessent dans cette région ; ce jour-là, les Allemands attaquent par deux fois entre la région d'Avocourt et la cote 304 ; ils font un emploi intensif de liquides inflammables ; ils sont repoussés en subissant des pertes sévères.

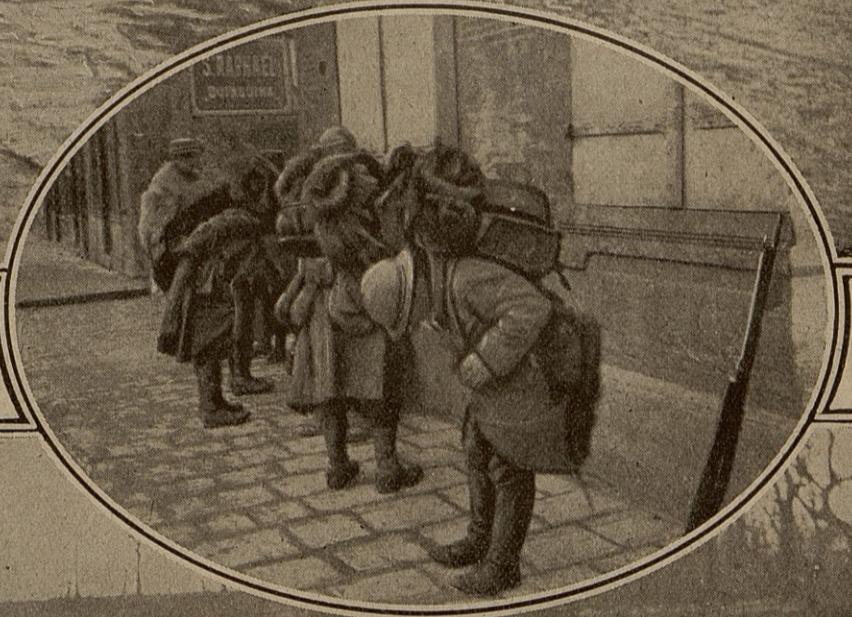
Pour témoigner leur rage, les Allemands s'acharnent avec des obus de gros calibre contre la cathédrale de Verdun.

Sur les autres parties du front, quelques coups de main heureux de notre part sur l'Aisne, en Champagne, en Lorraine ; l'ennemi a essayé de nous tâter notamment en Champagne et à l'est de Lunéville ; il a été partout repoussé avec des pertes sensibles.

SUR LES ROUTES DE VERDUN



Pour amener l'eau potable à proximité des tranchées nos soldats ont imaginé le dispositif ci-dessus qui leur évite d'inutiles efforts. Dans le médaillon, des poilus revenant des tranchées avec tout le « barda », suivant l'expression qu'ils ont empruntée aux troupes d'Afrique.



Dans un des villages près du front de Verdun : les obus ennemis n'ont pas laissé une maison debout ; des ruines, des monceaux de décombres qui brûlent encore ; abritées par le talus, des baraqués aménagées par nos soldats où d'ailleurs ils ne peuvent trouver qu'un asile bien précaire ; il pleut des obus tout autour, mais l'eau n'y entre pas

LA BATAILLE DEVANT FLEURY



Les troupes de contre-attaque s'infiltrent par petits paquets à travers les ravins autour de Fleury pour attendre le moment propice. Dans le médaillon, une ligne de tirailleurs s'abrite dans des trous d'obus.



Le bois Fumin, qui est situé en avant du fort de Souville, a été particulièrement bombardé par les Allemands; aussi les arbres ont-ils disparu sous les rafales de mitraille; il ne reste que quelques troncs épars. Nos soldats, dont on ne saura jamais assez célébrer l'endurance et l'abnégation, ont tenu sous ce bombardement; ils ont même reconquis du terrain perdu.

L'armée Britannique

SON ORGANISATION - SES CADRES - SES EFFECTIFS

« War Office, Whitehall, S. W.

« J'ai dit que, lorsque la guerre exigerait plus de monde, j'en informerais le pays. L'heure est venue. Je demande 300.000 recrues pour former de nouvelles armées. Les hommes occupés à produire une catégorie quelconque de matériel de guerre ne devront pas quitter leur travail. C'est à ceux qui ne remplissent pas ce devoir que je fais appel. »

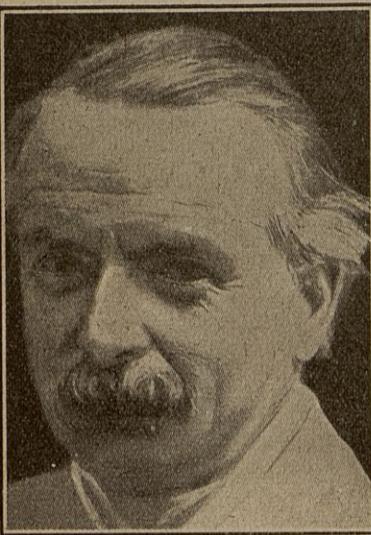
» KITCHENER. »

Paroles de soldat, brèves comme la proclamation de Gallieni. On n'a pas songé en France à vendre les trois lignes par lesquelles, en prenant le commandement dans les circonstances que l'on sait, le Gouverneur de Paris s'engageait à « le défendre jusqu'au bout ». Il a tenu plus que parole et il est mort ; on lui a fait de belles funérailles. Quelques jours plus tard disparaissait son émule, le chef légendaire, l'organisateur implacable dans lequel le peuple anglais voyait comme l'Incarnation du Destin. Stupeur, service à Saint-Paul et mise aux enchères au profit de la Croix-Rouge de l'autographe historique. Dix minutes après, sir Francis Trippel en offrait 25.000 francs ; il a été adjugé pour 150.000 francs, le 30 juin, à M. T. Fenwick Harrisson.

Ce qu'il importe de souligner c'est qu'il y a moins de dix-huit mois, à Whitehall, le ministre de la Guerre lui-même ne rêvait pas du service obligatoire. Or, il l'a vu voter.

Le pays des traditions a-t-il donc rompu avec la tradition ? Non pas : il a évolué. Il en a toujours été ainsi.

Ce n'est pas ici le lieu de critiquer les réserves ménagées dans le texte de la loi nouvelle, atténuations sans lesquelles l'application immédiate d'une mesure dépourvue de « précédents » eut



LLOYD GEORGE
le nouveau ministre de la guerre.

risqué peut-être d'amener des désordres. Il suffira, pour jalonner le chemin parcouru, de rappeler que lorsque, en 1901, le ministre de la Guerre du moment, M. Brodrick, en présentant à la Chambre des Communes un projet d'augmentation des contingents, croyait devoir, pour la première fois, parler de l'éventualité dans laquelle le gouvernement pourrait être amené à proposer la conscription, ce fut un *tolle général*. On vit des bandes de jeunes gens lâcher tout, se ruer vers les ports, s'embarquer pour chercher en Amérique une sécurité qui ne leur paraissait plus garantie. « Que serait l'exode, s'écriait à la Chambre des Seigneurs, lord Lansdowne, si la menace était mise à exécution ! » On était pourtant alors au lendemain de Colenso et de Maggersfontein. Le Transvaal annexé et tout, en profitant, on le verra, de la rude leçon, l'Angleterre fit pendant douze années la sourde oreille aux inlassables objurgations d'un de ses plus illustres soldats, lord Roberts de Kandahar et de Prétoria. Après Mons et Charleroi, elle tâtonna des mois encore. Elle a tout tenté pour éviter la « compulsion » qui lui répugne : avantages pécuniaires, réclame intensive, plan de lord Derby, conscription réduite aux célibataires. Rien n'a suffi. D'où le coup de théâtre. Quand, dans les séances à huis clos des 25 et 26 avril 1916, M. Asquith eut révélé aux Communes que l'état-major exigait 30.000 recrues par semaine, les représentants du peuple prirent soudain la décision nécessaire.

Quels seront les effets de cette mesure ? Et d'abord, combien l'Angleterre a-t-elle de ses fils sous les drapeaux ? Voici la statistique présentée aux Communes, le 2 mai 1916 : « En » août 1914, dit le premier Ministre, « l'armée tenant garnison dans les îles Britanniques comprenait 6 divisions de réguliers et 14 de territoriaux. On pouvait évaluer à 6 divisions les troupes en station outre-mer. En tout, 26 divisions. Nous avons aujourd'hui 42 divisions de réguliers et 28 de territoriaux auxquelles il convient d'ajouter une division native ; ensemble, 70 divisions. Pour apprécier l'effort fait par l'Empire entier, il faut compter encore 12 divisions envoyées par les colonies. Total, 83 divisions. En additionnant les forces des armées de terre et de mer, on arrive au chiffre global de 5 millions d'hommes. »

Quand on pense aux 117.884 soldats de métier sur lesquels le feld-maréchal French dut prélever le corps expéditionnaire du début, on ne peut qu'admirer le patriotisme du volontariat. Le service obligatoire, tel qu'il est établi, n'est pas destiné à augmenter les effectifs obtenus, mais à les maintenir.

OFFICIERS - SOUS-OFFICIERS - SOLDATS

« Lorsqu'en 1854, nos soldats et nos officiers vinrent, à Gallipoli et à Varna, débarquer l'armée anglaise avec ses canons de Waterloo, ses généraux des guerres de la Péninsule dans des uniformes de mode surannée, suivie d'une

légion de femmes en mantelet de soie de couleurs criardes qui faisaient la cuisine et lavaient le linge, ils crurent à la réapparition d'une armée du XVIII^e siècle sortie tout d'une pièce du tombeau. L'armée anglaise en Crimée était en retard d'un demi-siècle. Elle l'était encore d'à peu près autant lors de la déclaration de guerre aux Boers, en 1899. » Cela ne l'a, du reste, pas empêchée de nous aider à prendre Sébastopol, ni d'imposer d'une main la paix au Transvaal et de lui donner de l'autre l'autonomie. Mais si les écarlates et les dorures d'autrefois faisaient songer à la parade plutôt qu'à la besogne, à coup sûr, quiconque a vu, ces temps derniers, au Havre, à Calais, à Salonique, nos alliés descendre de leurs magnifiques navires a ressenti une toute autre impression. L'armée anglaise actuelle est ultra-moderne. Moins faraud, moins lustre que dans ses costumes multicolores, l'homme en kaki conserve l'air crâne avec, sous sa bonne humeur, une pointe de sérieux. Pratique, cette tenue lui va. Elle est la même pour toutes les armes : casquette avec visière et fond plat pour rejeter l'eau, vareuse ample à grandes poches commodes, culottes, bandes molletières et brodequins.

L'équipement comprend deux parties : une pour le combat — fusil avec sa bretelle, cartouchières, baïonnette, outil, bidon, musette contenant les vivres pour la journée et la ration de réserve avec le couvert — l'autre pour la marche : grand manteau avec le linge de rechange dans les poches, bonnet de police, paire de souliers, gamelle individuelle, brosse à dents, rasoir, peigne, serviette, savon, livret individuel, le tout arrimé sur ou dans le sac. Le « pack », comme ils l'appellent, peut se séparer du reste de l'équipement. Dès qu'une action est imminente, le soldat s'en débarrasse et le remplace par un supplément de munitions. Poids : équipement de marche avec 150 cartouches, 26 k. 400 ; sac chargé, 5 k. 600 ; équipement de combat 20 k. 800. En ajoutant 120 cartouches, on a comme poids au combat (avec 270 cartouches), 24 k. 367. L'équipement n'est plus en cuir fauve mais en tissu de coton (web) imperméabilisé. Ses différentes parties s'ajustent au moyen de boucles automatiques qu'il est interdit de nettoyer ; on les laisse s'oxyder afin qu'elles soient moins visibles.

ORIGINE DU KAKI. — Commodité et invisibilité, ce sont les deux qualités maîtresses de la tenue dite kaki, « couleur de poussière », en hindou.

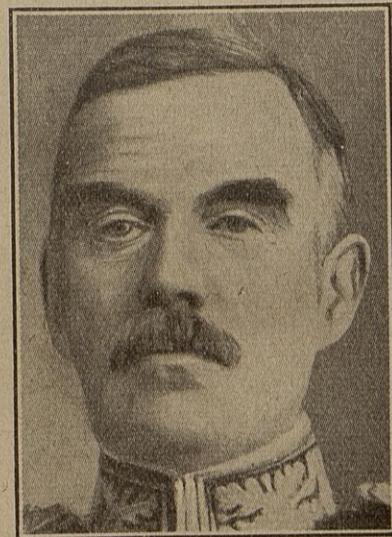
A qui en doit-on l'adoption ? Lord Roberts, né à Campore (Inde), le 30 septembre 1832, aimait à raconter que lorsque, frais émoulu de Sandhurst, il arriva au 2^e d'artillerie du Bengale — l'école d'artillerie est Woolwich, sortir de Sandhurst, le Saint-Cyr anglais, comme sous-lieutenant d'artillerie semble paradoxal, mais nous sommes en 1851 — il trouva ses canonniers coiffés d'un casque de cuivre à bandeau de peau de panthère et crinière, portant des culottes de peau, de hautes bottes fort lourdes et des habits bleus boutonnés avec col de crins. Sous un climat tropical, cet uniforme lui parut si contraire au bon sens qu'il prit la résolution, si sa position le lui permettait un jour, de « changer tout ça ». Le capitaine Roberts a été sous-chef d'état-major adjoint d'un bout à l'autre de la « mutinerie indienne » (1857-58). C'est à cette époque qu'on rencontra les premiers uniformes « kharkee » dans les troupes anglo-indiennes. En 1879, campagne de l'Afghanistan, le général Roberts a le commandement. L'armée sous ses ordres est en kaki. En 1900, le maréchal Roberts est le chef suprême dans l'Afrique du Sud. Toutes les troupes envoyées contre les Boers sont en kaki. Concluez.

SIGNES DISTINCTIFS. — La tenue, nous l'avons dit, est la même pour toutes les armes. On ne reconnaît que tel ou tel homme appartient à tel ou tel régiment que par l'emblème qu'il porte au-dessus de la visière de la casquette et l'abréviation en lettres métalliques accrochée aux pattes d'épaule. Les officiers généraux, ceux d'état-major et ceux de quelques services portent seuls une marque distinctive. C'est au collet un écusson (gorget) de drap. Il est écarlate avec boucle en tresse d'or et bouton d'or pour les généraux ; écarlate avec boucle en tresse de soie de même couleur et bouton d'or pour les officiers d'état-major ; bleu avec boucle en tresse blanche pour ceux de l'Army Service Corps ; bleu avec boucle en tresse noire pour ceux du Service de santé ; bleu avec passepoil écarlate pour ceux de l'Army Ordnance Department ; bleu avec bordure jaune pour les payeurs ; marron pour les vétérinaires ; bleu avec boucle de tresse bleu pâle pour les inspecteurs.

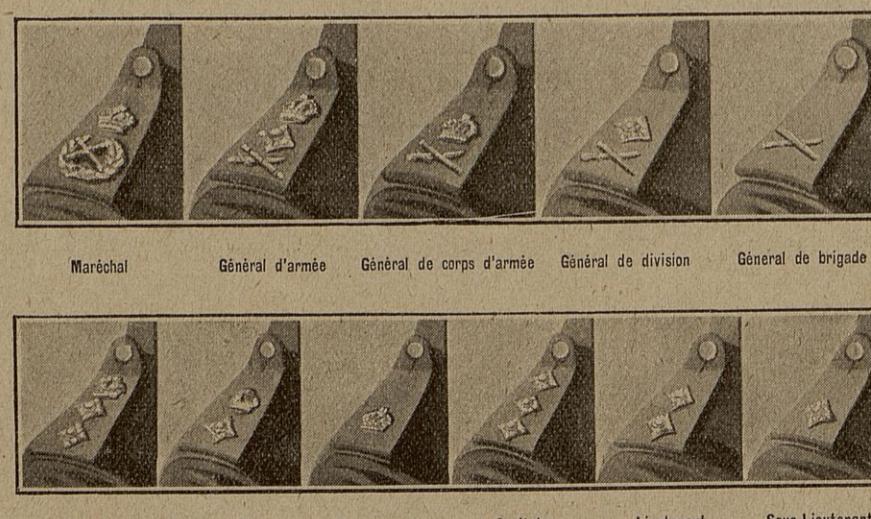
Les officiers

« Les officiers, écrivait en 1912 le lieutenant Raffenel, se recrutent surtout dans les hautes classes. Bien qu'ils soient mieux rétribués que dans les autres nations européennes, leur traitement ne saurait suffire, étant donné le milieu dans lequel ils vivent. Il en résulte qu'en très grande majorité ils ont de la fortune personnelle et que quiconque n'est pas riche doit se détourner de la carrière. On a déploré cette sélection naturelle dont le plus gros inconvénient est d'avoir comme lieutenants et capitaines des jeunes gens qui ne voient dans leur métier que sports et plaisirs. Mais il ne faut pas oublier que le goût et la pratique constante des exercices physiques ont développé chez l'officier anglais des qualités d'énergie et d'endurance que quelques nations pourraient leur envier. »

L'avancement a lieu par corps, à l'ancienneté jusqu'au grade de « major » inclus ; au choix à partir de celui de lieutenant-colonel. L'officier jouit de ses droits politiques. Il a droit à une pension de retraite à partir de quinze ans de services.



SIR WILLIAM ROBERTSON
chef du grand état-major impérial.



Ces insignes se portent sur les pattes d'épaule et sur les manches, à la différence des insignes des sous-officiers qui ne se portent que sur la manche droite et au-dessus du coude.

Sans entrer dans les détails, indiquons pourtant le système d'indemnités (allowances) qui permet de porter le traitement d'un général d'armée de 73.000 à 90.125 francs par an, celui d'un colonel de 18.250 à 24.624 fr. 40 et celui d'un simple capitaine de 6.843 fr. 75 à 10.087 fr. 95. Pour ces deux derniers grades, c'est le brevet d'état-major qui vaut l'augmentation. Malgré la libéralité de ces chiffres, on comprendra combien la carrière militaire était interdite aux petites bourses, quand nous aurons dit qu'avant la guerre pour qui voulait entrer dans un régiment de cavalerie, il fallait compter sur une première mise d'au bas mot 12.500 francs et, en dehors de la solde, sur une dépense annuelle, donc sur un revenu personnel au moins égal. Dans certains régiments, la mise de fonds était de 35 à 40.000 francs et les frais nécessaires, toujours en dehors de la solde, de 25.000 francs et au delà par an.

On aurait tort d'imaginer que l'énorme accroissement de l'armée et les larges brèches faites par le feu dans le corps des officiers anglais en aient beaucoup modifié le recrutement. Les universités, fréquentées à peu près exclusivement par les classes très aisées, ont fourni la majorité des remplaçants. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'en face des réalités, en face des ennemis instruits qu'ils ont à combattre, les nouveaux venus se sont mieux pliés à la discipline, ont travaillé davantage pour passer les examens assez sévères qui seuls ouvrent l'accès du front et, s'ils fraternisent moins qu'on ne le fait chez nous avec la troupe, ils savent lui donner l'exemple d'une bravoure à toute épreuve. Le soldat anglais aime que celui qui a la « Commission du Roi », périlleux honneur aujourd'hui, soit un gentleman. La distance est infranchissable ou à peu près. On s'entend tout de même parce que, comme truchement, il y a le sous-officier.

Les sous-officiers

Deux catégories : 1^o les « Warrant Officers », l'équivalent approximatif de nos adjudants. Ils sont nommés par le ministre. Le seul insigne de grade est une couronne sur la manche droite, au-dessous du coude. Cette couronne est parfois surmontée de l'emblème du corps : canon pour l'artillerie, grenade pour le génie, croix de Genève pour le Service de santé. Le *Warrant-Officer* par excellence est le *Sergeant-Major* équivalent de notre adjudant de bataillon. Il est le chef des *Company Sergeants-Major* ou adjudants de compagnie.

2^o Les « Non-Commissioned Officers » ou sous-officiers proprement dits. Tout gradé, depuis le « lance-corporal » ou caporal en second jusqu'au sergent-major est sous-officier. Les insignes sont les suivants : *lance-corporal* (caporal ou brigadier en second), un chevron renversé ; *corporal* (caporal ou brigadier), deux chevrons renversés ; *sergeant* (sergent ou maréchal des logis), trois chevrons renversés sur la manche droite, au-dessus du coude.

Dans l'armée anglaise les sous-officiers étaient presque tous, avant la guerre, des professionnels faisant carrière du métier. Ce sont encore les véritables instructeurs, les dépositaires du règlement, les maintiens de la discipline. Ils remplacent toujours et partout l'officier. Ils dressent la troupe sous tous les rapports. Sortis du rang, ils connaissent à fond la nature, les vices et les qualités des soldats qui les craignent et cherchent à se concilier le plus possible leurs bonnes grâces. Ils habitent avec les hommes, gouvernent casernes et cantonnements, veillent à ce que l'ordre règne et c'est dans leur intérêt car alors ils ajoutent à leur solde les gratifications que leur donnent les officiers.

La troupe

Tant que Tommy Atkins fut un mercenaire, il eut les caractéristiques du genre. Qui veut des mousquetaires, des lansquenets ou des « red coats » (habits, mais pas talons rouges) a de la marchandise humaine pour le prix qu'il y met. Renvoyons à Rudyard Kipling les curieux du Tommy d'avant-guerre. Pour se procurer ces lurons frisés, pompadés, fervents de la bière, évités des bourgeois, capables de tout, même d'héroïsme, l'Etat offrait une prime de 500 francs, bonne nourriture, bon gîte, et pour le reste, vingt-cinq sous par jour. Il exigeait en échange une soumission volontaire à une très indulgente discipline. Tommy lui donnait souvent davantage et l'Etat s'empressait d'ajouter à ses gages.

La guerre est venue augmenter la solde par l'attribution de hautes paies ; la conscription, le gouvernement s'y est formellement engagé, ne les réduira point. Ce que le patriotisme qui a fait s'engager volontairement tant de nos alliés a modifié profondément et ce que le service obligatoire va transformer plus encore, c'est la qualité des recrues. La chose est trop évidente pour que nous y insistions.

Du petit au grand, ou plutôt du grand au petit, c'est la même façon de voir qui fait que dans l'armée anglaise le prêt n'est pas uniforme (un artilleur ou un cavalier exige un dressage plus difficile qu'un fantassin), qu'un capitaine ayant obtenu le brevet d'état-major touche tout de suite le maximum de solde de son grade, plus des indemnités ; qu'un colonel breveté voit porter son traitement de 22 fr. 50 à 50 francs par jour.

Les hautes paies sont uniformes dans toutes les armes, évidemment parce que l'effort nécessaire à les mériter est le même, les tireurs de première classe (infanterie et cavalerie) et les conducteurs et pointeurs de première classe (artillerie) touchent un supplément de 10 fr. 60 par jour ; ceux de deuxième classe et les signaleurs, 10 fr. 40.

COMMANDEMENT ET ADMINISTRATION

L'armée anglaise se compose de deux éléments qui, distincts avant la guerre, sont aujourd'hui, sinon confondus, du moins fondus et également actifs sur le front.

1^o L'armée régulière et ses réserves. Elle est régie par la loi du 27 août 1881, l'*« Army Act »*, comme on dit là-bas ; mais sa constitution est un édifice bâti pierre à pierre et prodigieusement replâtré.

2^o L'armée territoriale. Sa loi organique porte la date du 2 août 1907. Notons de suite que l'armée territoriale anglaise, instaurée par lord Haldane, n'a aucun rapport avec la nôtre. Ce n'est pas une armée de « vieux pères », comme parlent nos poilus. On y entre à 17 ans.

Si, avant la guerre, les engagements des soldats se contractaient pour trois, sept, vingt et un ans, si les sous-officiers embrassaient une profession en prenant le fusil et les officiers une carrière en obtenant la « Commission du roi », le Parlement ne sanctionnait et ne sanctionne encore l'existence même de l'armée que pour un an, pas un jour de plus. Chaque 29 avril, il faut que les deux Chambres aient voté ce qu'on appelle « the Army (Annual) Act », sans quoi le roi se trouverait *ipso facto* tenu de licencier ses troupes. Le préambule invariable de cette loi à répétition vaut d'être cité : « Attendu que la levée et l'entretien en temps de paix d'une armée régulière à l'intérieur du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, sauf consentement du Parlement, sont contraires à la loi ; attendu qu'il est jugé nécessaire par Sa Majesté et le Parlement actuel de prolonger l'existence des forces pour la sécurité du Royaume et la défense des possessions de la Couronne... La loi sur l'armée restera en vigueur jusqu'au 30 avril de l'année suivante. »

On a bien lu : l'entretien d'une armée permanente est illégal en temps de paix. Mais en temps de guerre ? Non moins illégal apparemment, puisque, les 29 avril 1915 et 1916, les Chambres ont voté la traditionnelle prorogation. Il est vrai que l'on profite de cette petite opération annuelle pour amender un peu chaque fois la législation en vigueur. Et c'est ainsi qu'on l'adapte aux circonstances.

Théoriquement, le chef de l'armée est le Souverain. Mais, de même qu'au sens politique « il règne et ne gouverne pas », au sens militaire il sanctionne, il proclame, il nomme, mais ne commande, n'administre ni ne choisit.

En 1798 fut créé l'emploi de commandant en chef qui fut tenu successivement par le duc d'York, Wellington, lord Hardinge, le duc de Cambridge, lord Wolseley et lord Roberts. Il a été aboli en 1904.

C'est de cette époque que date l'ère des progrès. On constitua d'abord un Comité de Défense de l'Empire. L'idée première fut de s'inspirer du grand état-major allemand. On voyait dans le Comité la « clef de voûte de toute la réforme ». Ce devait être « la tête chargée de la coordination des départements ayant pour mission la préparation et la conduite de la guerre ». Tel qu'il existe aujourd'hui, le Comité est une sorte de Conseil supérieur que son Président de droit, le premier Ministre, réunit quand il veut et compose à sa guise. Il n'est pas permanent, c'est un Comité consultatif.

Les deux organes directeurs de l'armée sont le grand état-major impérial et l'*Army Council*, que préside le ministre de la Guerre.

M. le colonel H. Le Roy-Lewis, attaché militaire de l'ambassade d'Angleterre à Paris, a bien voulu nous écrire à la date du 16 mai 1916 : « Le grand état-major impérial (*Impérial general Staff*) est l'exakte contre-partie de votre état-major général. Ses fonctions sont précisément les mêmes, sauf peut-être cette exception que le grand état-major impérial britannique a dans son ressort nos colonies autonomes. »

Le chef du grand état-major impérial est, au point de vue de la préparation des plans de campagne et de la conduite de l'ensemble des opérations, la vraie « tête » des armées anglaises. C'est aujourd'hui sir William Robertson, précédemment directeur de l'Ecole supérieure de Guerre. Le grand état-major se compose d'officiers de toutes armes brevetés, c'est-à-dire ayant suivi les cours et passé avec succès les examens de sortie du Staff Collège.

Le chef du grand état-major impérial sort du rang. Depuis un siècle, c'est le second officier qui, entré dans l'armée anglaise en acceptant le shelling du roi, soit parvenu au généralat ; l'autre officier fut John Elley, apprenti tanneur, engagé aux hussards, mort chevalier commandeur du Bain et enterré dans la chapelle de Windsor en 1839.

Sir W. Robertson est né à Welbourne, dans le comté de Lincoln, en 1860. A la sortie de l'école primaire, il dut gagner sa vie comme domestique. A dix-neuf ans, il prenait du service au 19^e lanciers ; en 1888, il avait sa première étoile. Il monte en grade ; il entre à l'Ecole supérieure de Guerre et en sort en 1898, breveté d'état-major. Pendant la guerre du Transvaal, ses services lui valent plusieurs citations et le grade de lieutenant-colonel. La guerre actuelle le trouve à la tête de la première division de la « Force de choc » ; le maréchal French l'emmène avec lui en France où il fait des prodiges. Lord Kitchener le met à la tête du grand état-major impérial ; on commence à voir les résultats du long travail préparatoire qu'il a accompli en silence, sans permettre qu'on parle de lui.

L'*Army Council*, créé par lettres patentes d'Édouard VII, a pour mission d'administrer mais non de commander l'armée. Ses membres sont nommés pour quatre ans et maintenus en cas de guerre.

Pour vérifier l'effet des décisions du Conseil de l'armée, un service spécial a été organisé et en relève directement. C'est celui de l'inspecteur en chef assisté d'un certain nombre d'inspecteurs généraux.

Le territoire britannique est reparti en Commands ou régions militaires — Aldershot, Sud, Est, Irlande, Nord, Ecosse, Galles ou Ouest — et un district (Londres). Chaque région comprend un certain nombre de districts (circonscriptions) régimentaires de recrutement.

Au point de vue de la défense des côtes, il y a onze secteurs commandés par des colonels, sauf trois, les plus importants (Chatham, Plymouth et Portsmouth) à la tête desquels sont des généraux de brigade.

LES FANIONS DE COMMANDEMENT. — Le grand quartier général est indiqué par l'Union Jack. La nuit, un feu rouge.

Le fanion d'un général de division est rouge, carré. La nuit, un feu rouge. Celui du commandant d'une brigade est rouge, triangulaire. La nuit, un feu rouge.

La situation de l'officier préposé aux vivres est signalée par un fanion bleu à centre blanc. La nuit, un feu vert.

Celle de l'officier distributeur des munitions, par un fanion bleu à centre rouge. La nuit, un feu jaune.

L'emplacement des postes télégraphiques est marqué par un fanion blanc et bleu. La nuit, un feu vert.

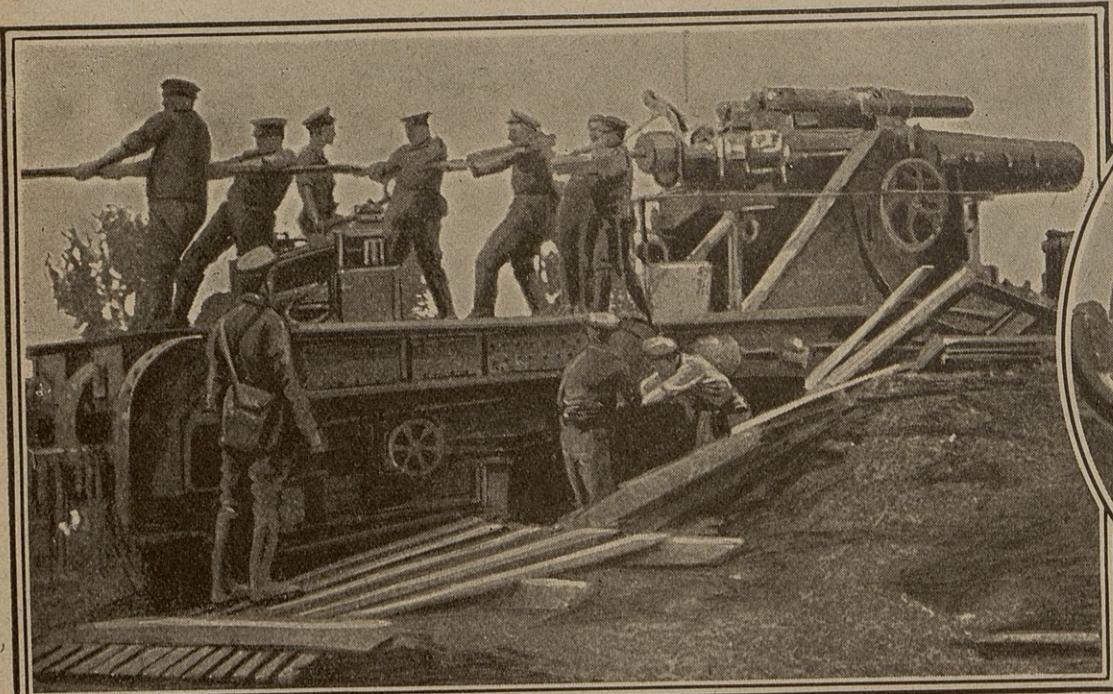
Les tentes d'ambulance battent pavillon blanc timbré de la croix de Genève rouge. La nuit, elles allument un feu rouge.

(A suivre.)

HENRI VIARD.

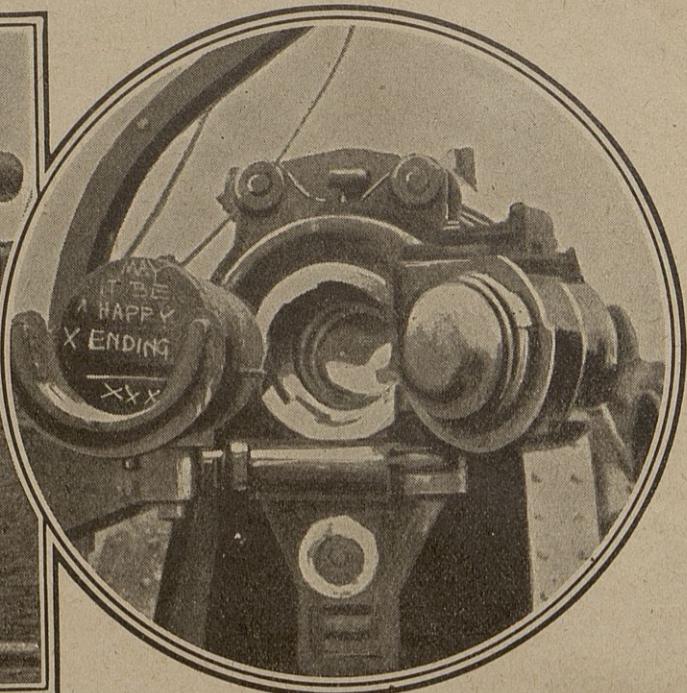


L'ARTILLERIE DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

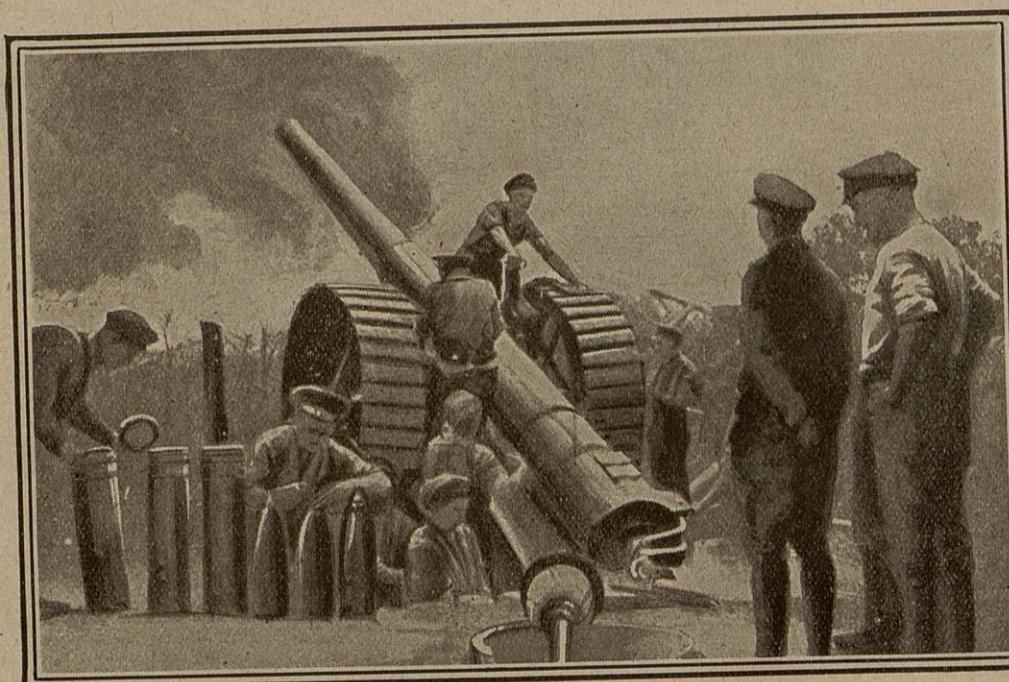


Les artilleurs anglais amènent l'obus dans un canon lourd monté sur rails.

L'offensive que les armées franco-britanniques viennent de déclencher en Picardie a été précédée d'une préparation d'artillerie dont les effets ont été extraordinaires. Tous les témoins de la bataille s'accordent à dire que les rafales d'artillerie lourde n'avaient rien laissé subsister des défenses allemandes : réseaux de fils de fer broyés, parapets nivélés, tranchées et boyaux de communication bouleversés ; les abris les plus profonds et les plus solides n'avaient pu résister à cet ouragan de fer.

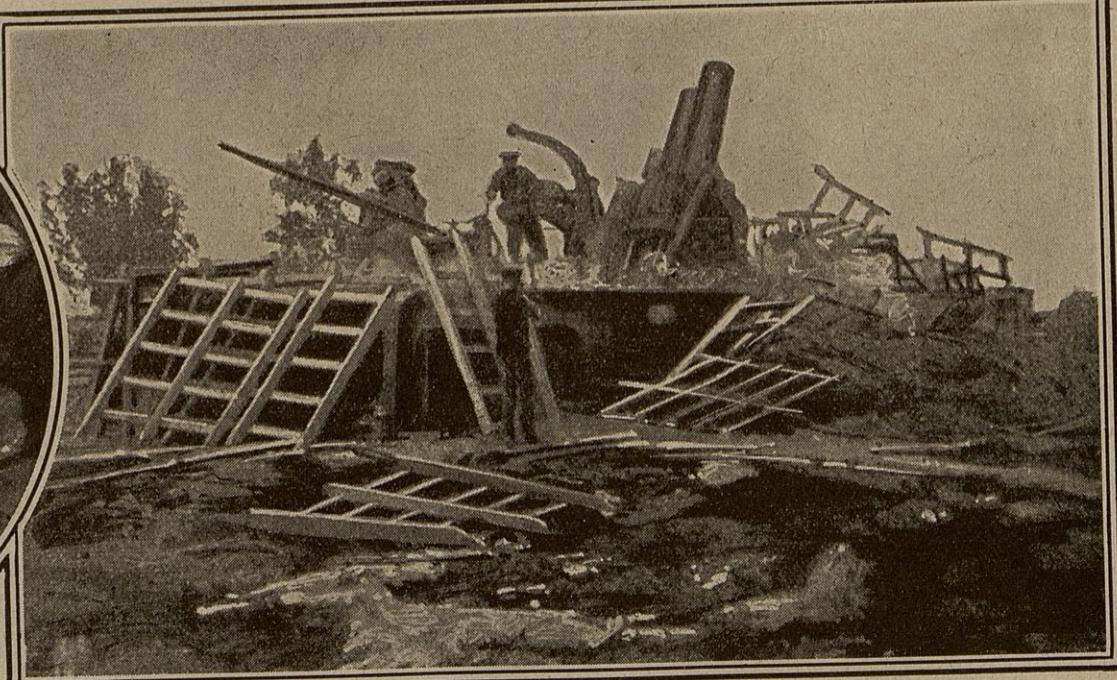
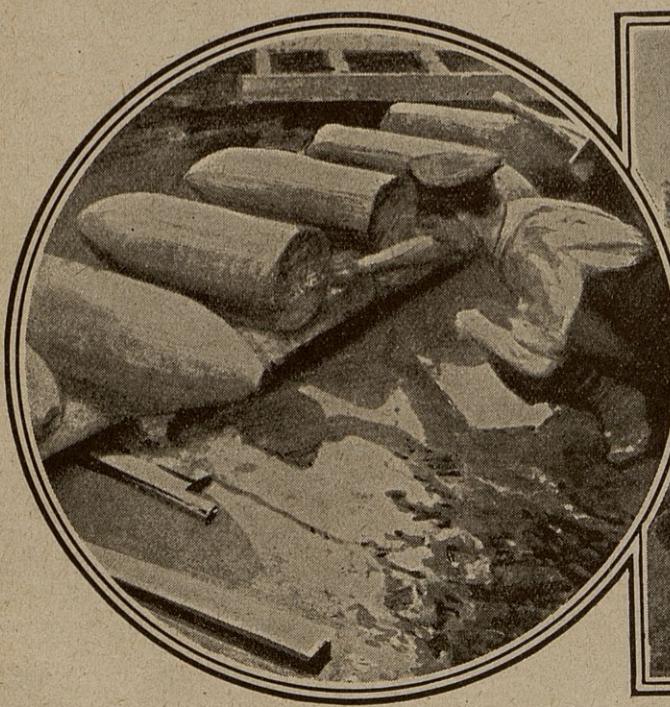


Sur l'obus : « Qu'il arrive bien à destination ».



Un des nouveaux canons d'artillerie lourde qui ont préparé l'offensive.

Sous l'impulsion ardente de M. Lloyd George, ministre des munitions, les usines de la Grande-Bretagne ont donné un effort prodigieux dont on voit les résultats. Des canons de gros calibre ont été fondus en si grand nombre que le front de l'armée britannique en est garni ; les stocks de munitions semblent inépuisables ; les artilleurs anglais peuvent sans compter envoyer des obus sur les lignes ennemis ; ce qu'ils font d'ailleurs avec un entrain endiable. Les Allemands en sont ahuris.



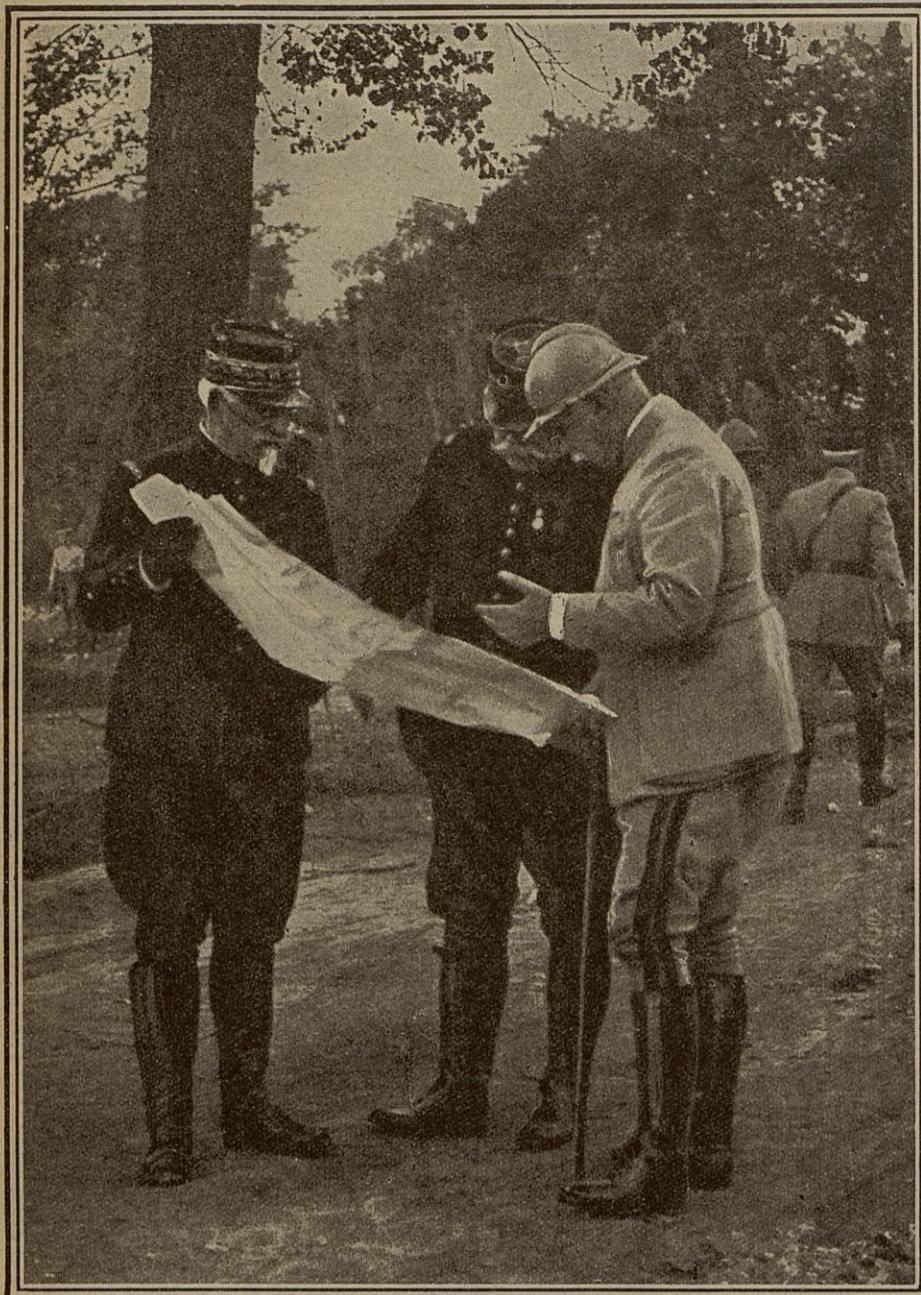
Pendant que les pièces sont mises en batterie les servants anglais s'amusent à écrire des inscriptions sur les obus de gros calibre qu'ils vont envoyer à « Fritz », comme ils appellent les Boches. L'artilleur que l'on voit dans la photographie du bas de la page écrit sur l'obus : « Avec nos meilleurs souhaits ». On sait comment les projectiles de nos alliés ont réalisé ces vœux.

UN SOUS-MARIN ALLEMAND A CARTHAGÈNE



Le 21 juin dernier, un sous-marin allemand, l'*« U-35 »*, entrait dans le port de Carthagène ; au lieutenant de marine espagnol qui vint lui rendre visite le commandant du sous-marin déclara qu'il apportait une lettre autographe du kaiser au roi d'Espagne. L'*« U-35 »*, partit le lendemain de Carthagène. Notre photographie montre le sous-marin faisant son plein d'essence, accoté au paquebot allemand *« Roma »*, interné depuis le début de la guerre dans le port espagnol.

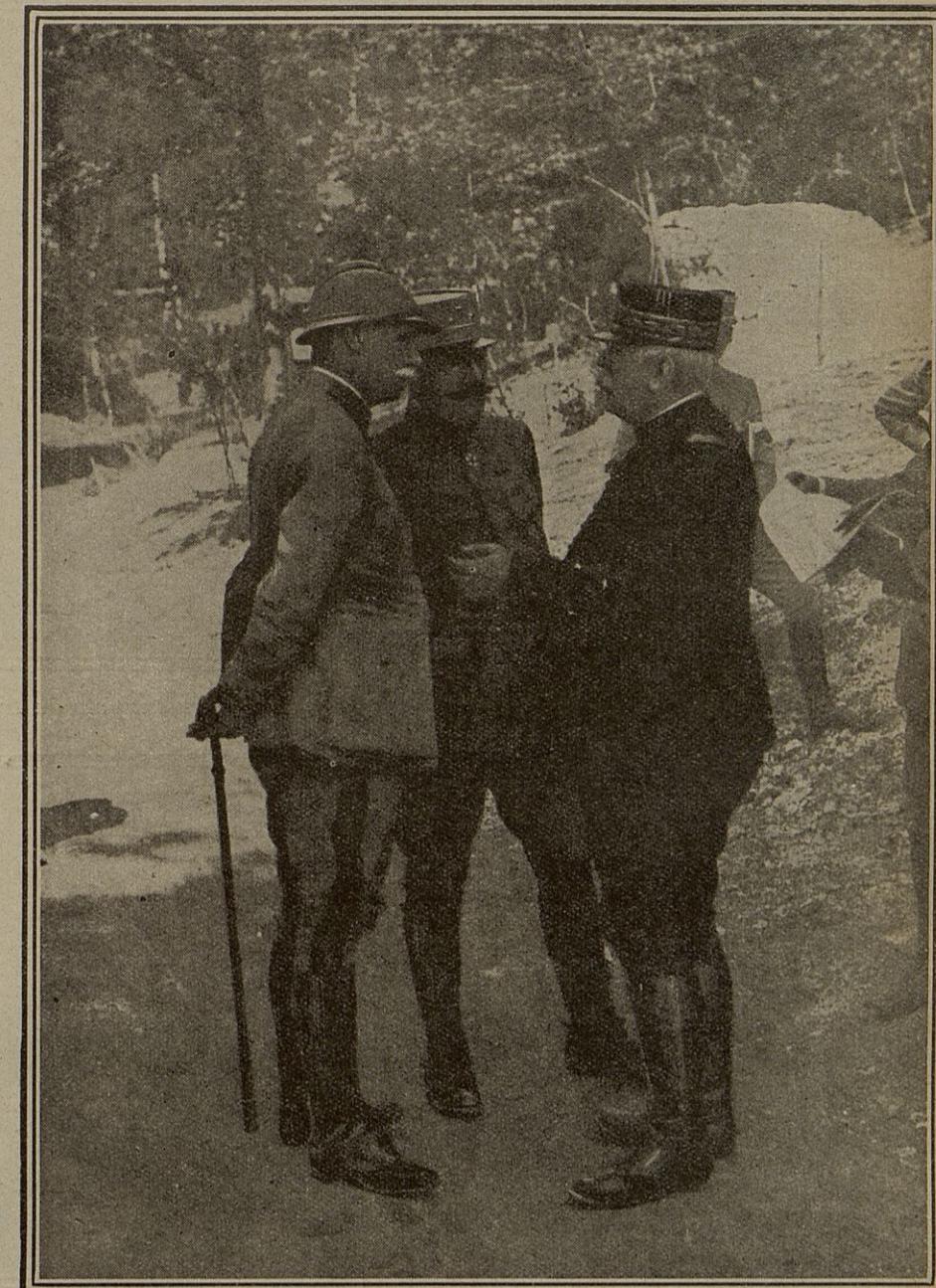
LE GÉNÉRAL JOFFRE SUR LE TERRAIN DE L'OFFENSIVE FRANCO-BRITANNIQUE EN PICARDIE



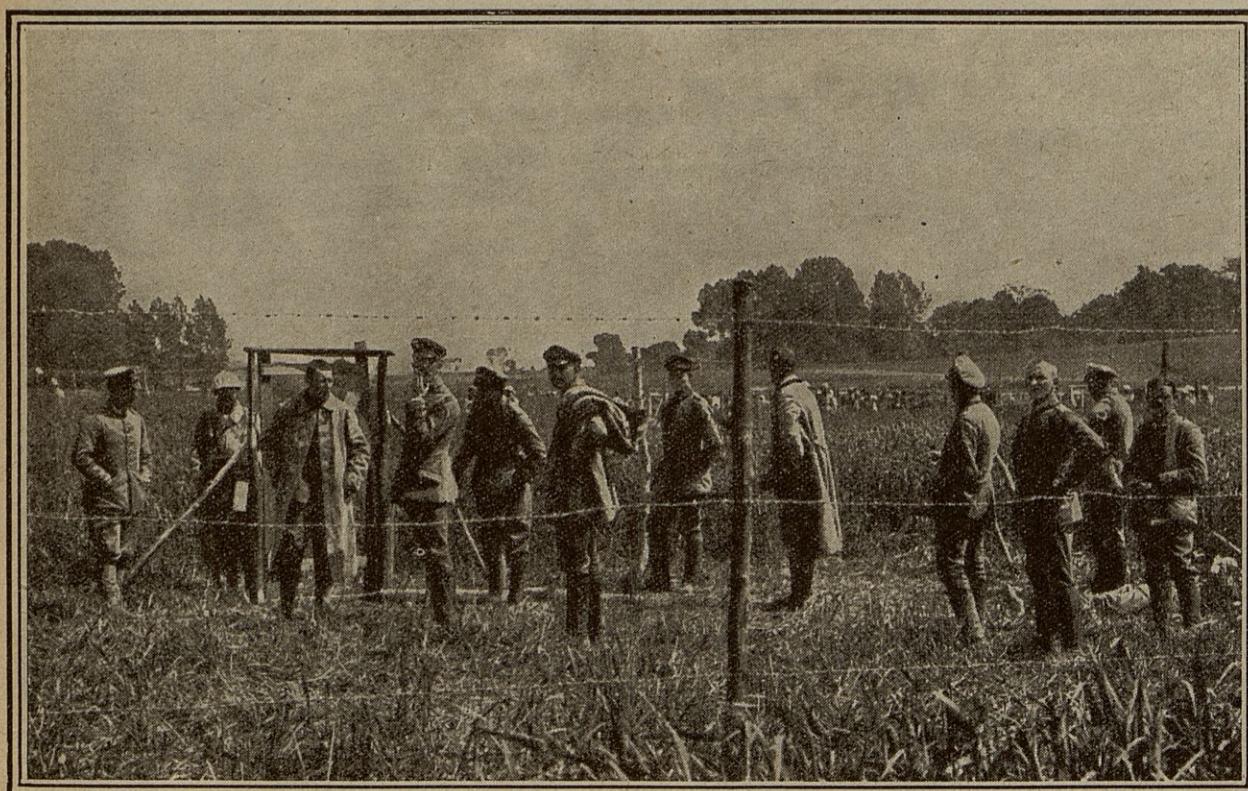
Le général Joffre examine la carte avec le général Fayolle, à sa gauche, et le général Balfourier, commandant du 20^e corps.



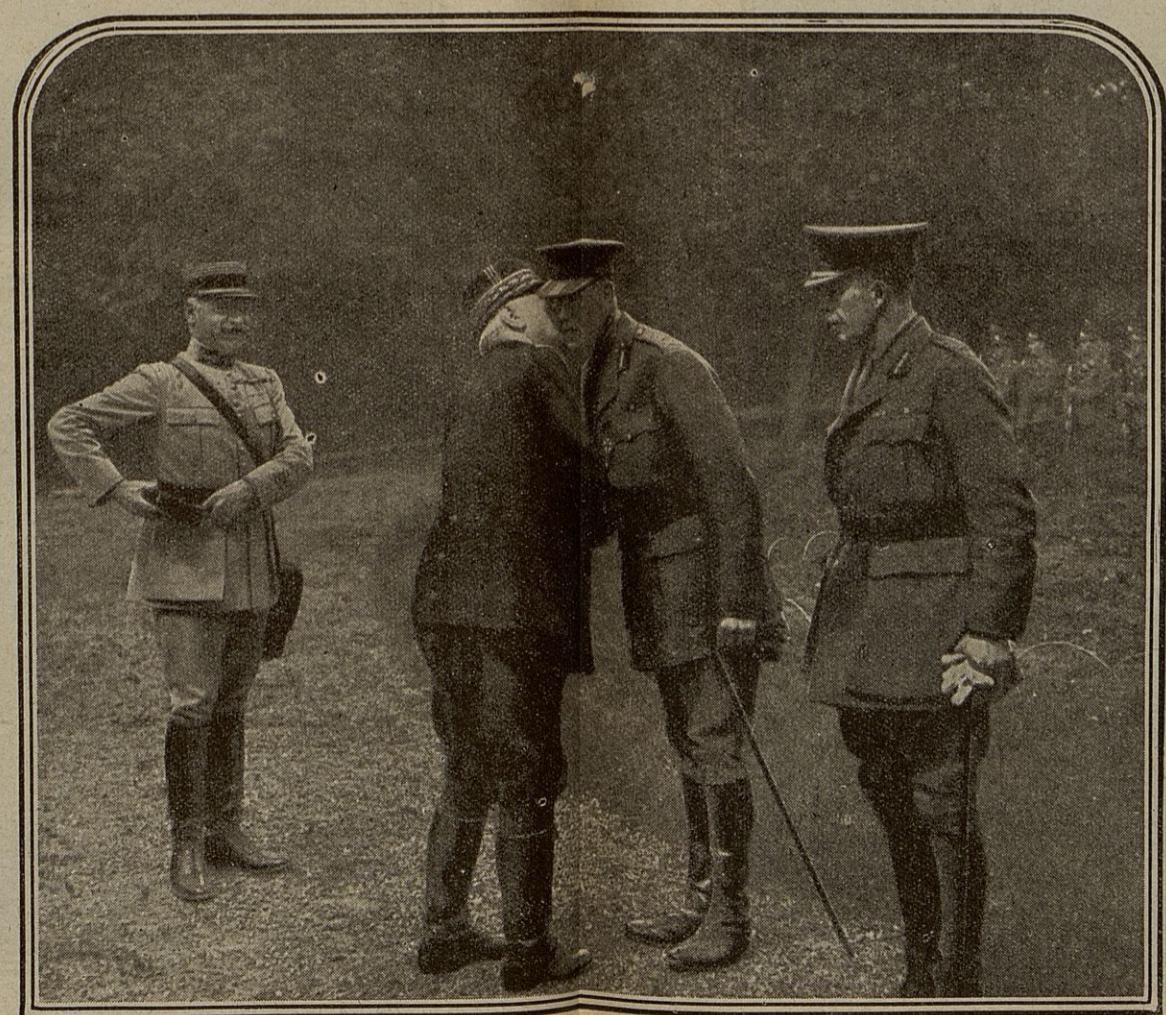
LE GÉNÉRALISSIME INDIQUE, SUR LE TERRAIN, LA DIRECTION DES ATTAQUES



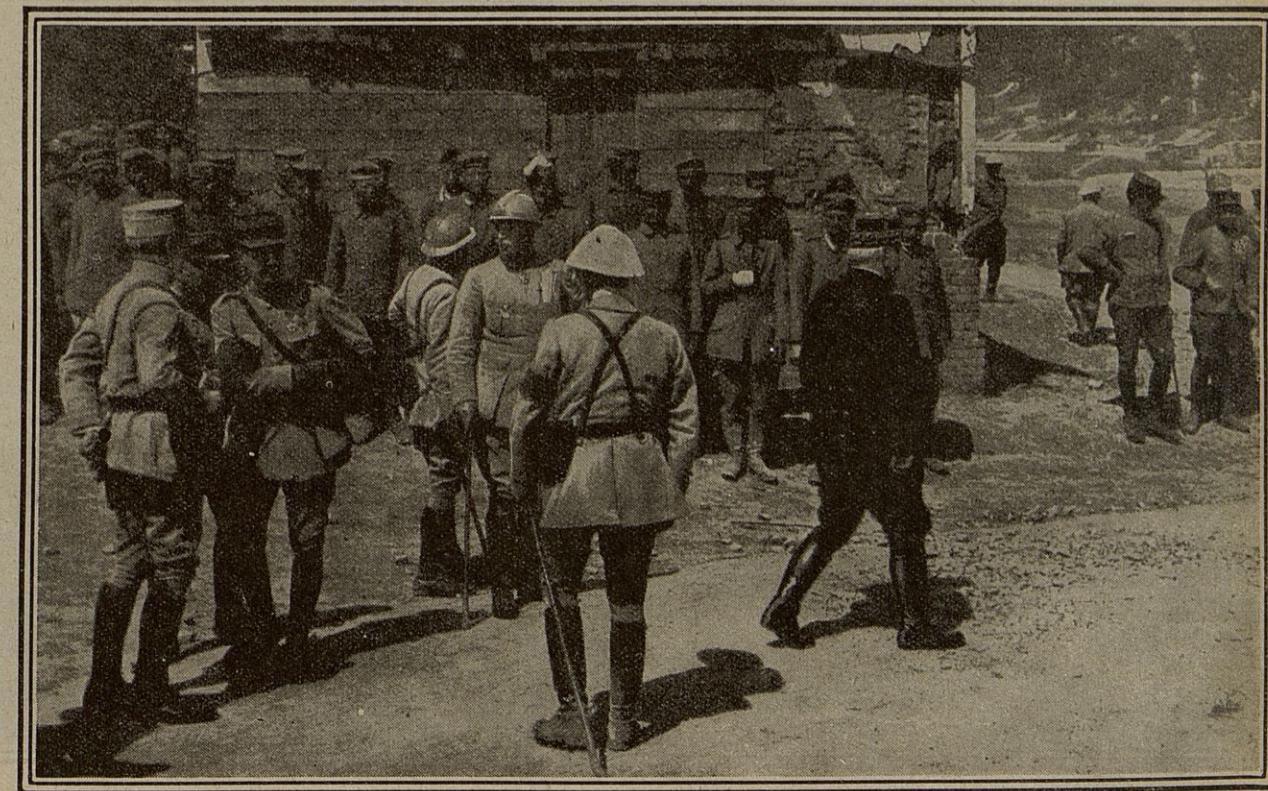
Le général Joffre donne des instructions au général Fayolle, commandant d'armée, et au général B..., commandant du 2^e corps d'armée.



Au cours de la première journée de l'offensive en Picardie nos troupes firent plus de cinq mille prisonniers allemands, dont cent-vingt officiers. Voici quelques-uns de ces officiers ramenés à l'arrière : ils ont perdu beaucoup de leur morgue ancienne.

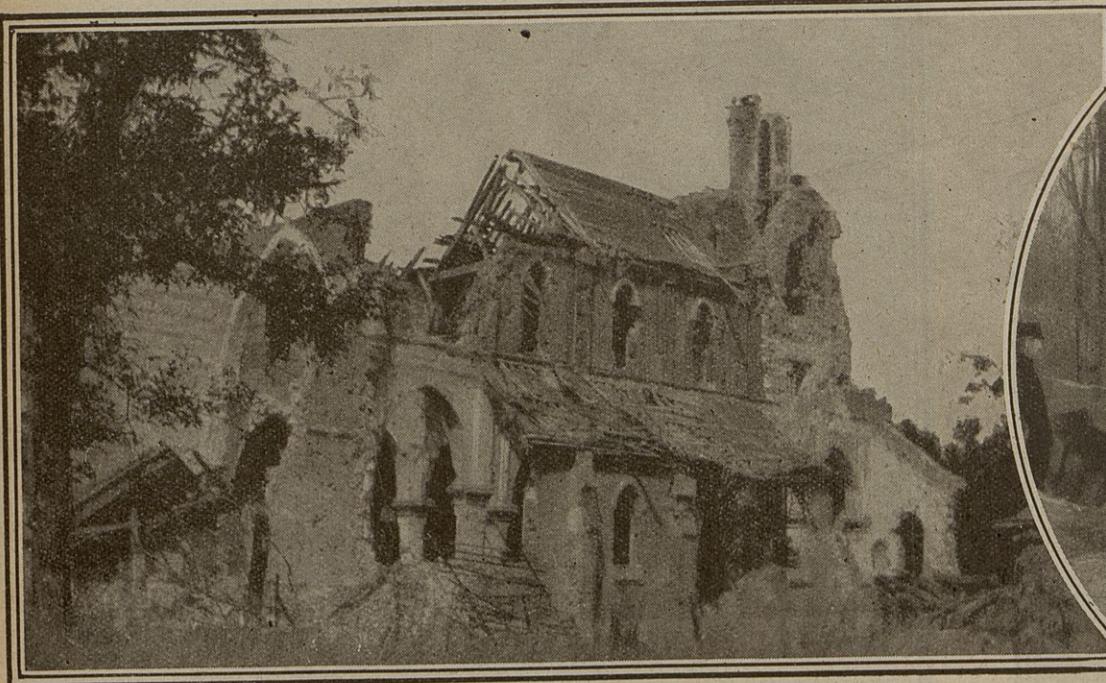


Pendant son séjour au quartier général britannique, le général Joffre a remis des décos-rations à un certain nombre d'officiers de l'armée alliée. Il donne l'accolade à un général anglais qui a été fait officier de la Légion d'honneur.



Les premiers prisonniers allemands faits par nos troupes ont été amenés dans un petit village de la Somme ; le général Joffre passe devant eux. Le général Fayolle se tient au milieu des officiers de son état-major.

LE VILLAGE DE FRISE



L'église de Frise a subi le sort des églises qui se trouvent près du front.



Brancardiers à la recherche des soldats blessés.



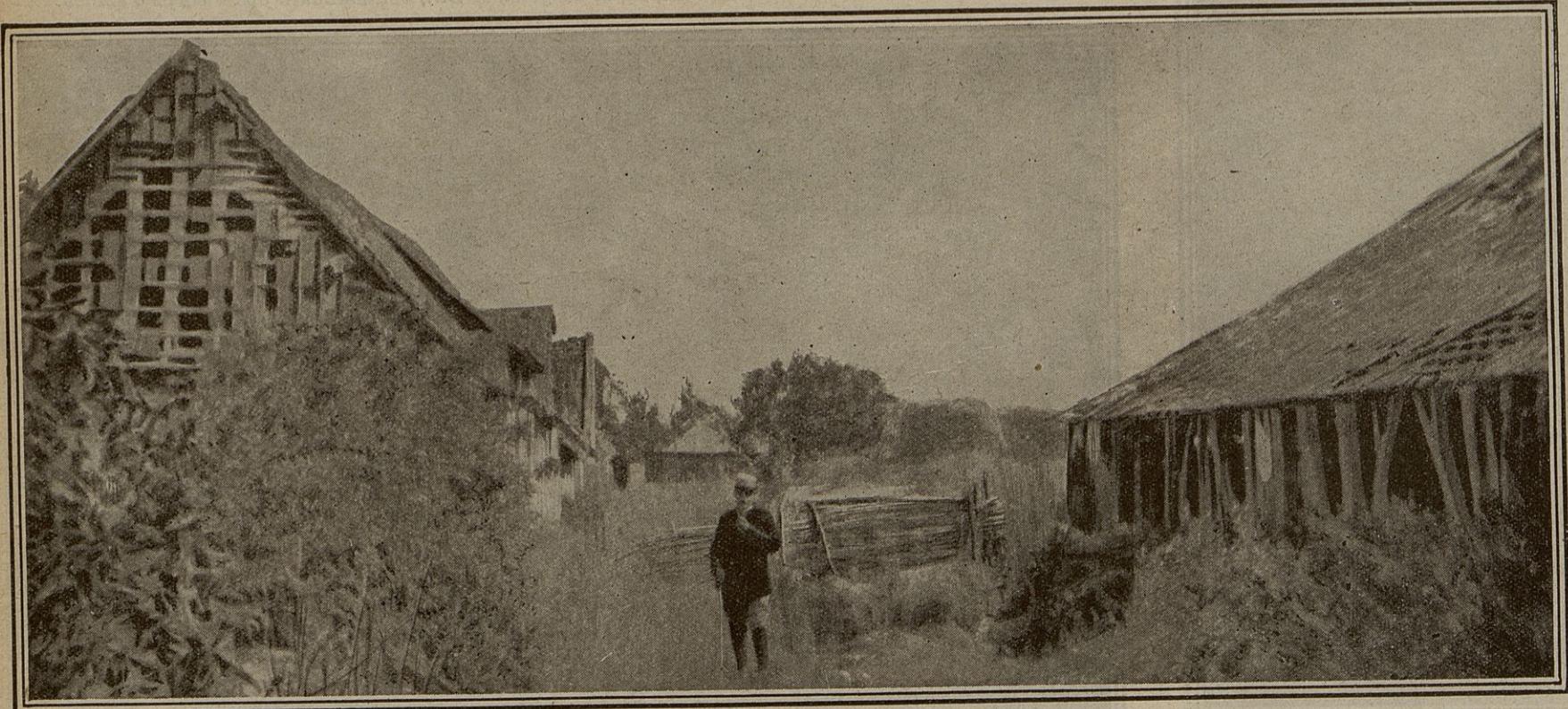
Un soldat amuse ses camarades.



Blessé transporté à l'ambulance.



Le petit cimetière de Frise.



Le village de Frise, qui nous avait été enlevé par les Allemands l'hiver dernier, vient d'être repris par nos troupes au début de l'offensive de Picardie : placé au centre de la bataille, en contre-bas dans la vallée de la Somme, il a été la cible des projectiles des deux camps ; aussi ce ne sont que des ruines que nos braves nous ont rendues, l'ennemi en est chassé, c'est l'essentiel.

L'ÉGLISE DE TILLOLOY



Encore une de nos belles églises détruites par la barbarie allemande ! L'église de Tilloloy, petit village de la Somme, datait de la Renaissance : son portail était particulièrement curieux avec ses deux tours rondes à toits pointus reliées par une belle galerie à balustrade. A l'intérieur on remarquait des niches délicatement sculptées et des vitraux du XVI^e siècle.

LA PRÉPARATION DE L'OFFENSIVE DE PICARDIE

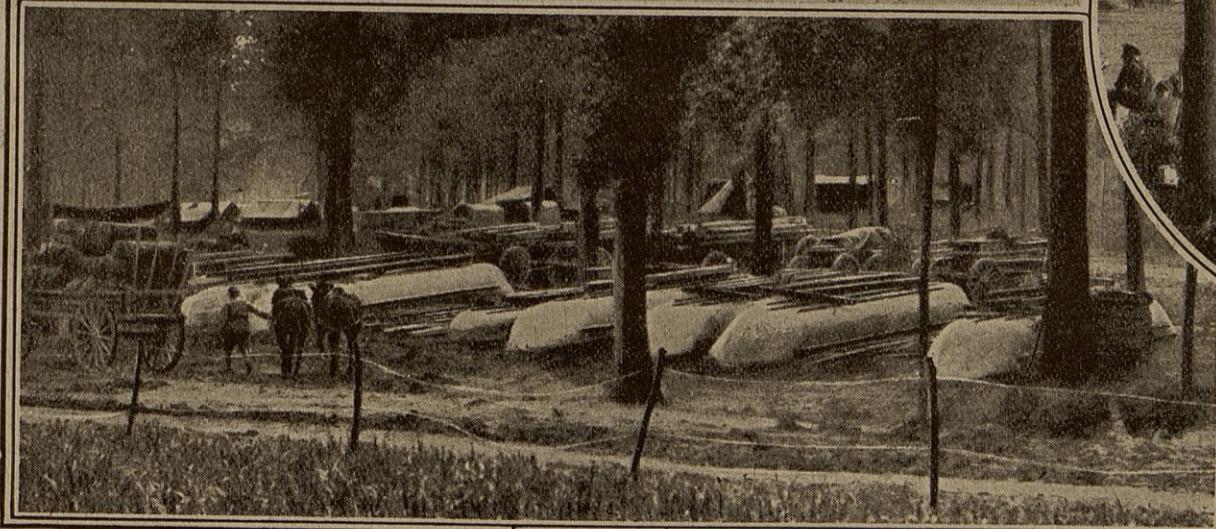


L'offensive qui a été brillamment commencée en Picardie a été soigneusement préparée; des lignes de chemin de fer à voie large et à voie étroite ont été construites pour amener à proximité du front d'attaque les munitions, le matériel et les troupes. Territoriaux et soldats du génie ont rivalisé d'ardeur.

Quand on voit cet amoncellement d'obus pour l'artillerie lourde qui ont été expédiés sur le front de Picardie, on se rend compte du bombardement auquel furent soumises les positions allemandes et des effets que produisirent nos projectiles ; nos usines de munitions maintiendront cet approvisionnement au complet ; nos gros canons pourront tonner sans relâche.

AVANT L'OFFENSIVE DE PICARDIE

Tout le monde travaille à la préparation de l'offensive que nous devons déclencher avec nos alliés anglais. Ce vaste chantier, où nos poilus sont terrassiers, sera un quai de débarquement; en quelques jours ces champs seront transformés en une immense gare; au-dessous c'est un parc d'artillerie où s'alignent les canons, où sont abrités les obus, jusqu'au moment où l'ordre d'aller en avant sera donné. Dans le médaillon, les artilleurs britanniques attendent avec impatience que l'heure ait sonné; ils savent ce que les Boches vont prendre.



La leçon de vingt-trois mois d'une guerre sans précédent a été mise à profit par le haut commandement des armées alliées; tant sur le front britannique que sur le front français on a procédé avec méthode, avec prudence; rien ne semble devoir être laissé à l'improvisation. Chaque armée s'est préparée à l'action qui a si brillamment commencé et qui ne s'arrêtera point faute de munitions. Les pontonniers sont prêts eux aussi. Dans ce pays de marécages, de tourbières, de canaux, dans cette région que traversent la Somme et d'autres cours d'eau, on aura besoin d'eux.

Les bateaux qui serviront à franchir ces rivières ou à construire les ponts sont cachés sous bois, hors de la vue des avions et de la portée des canons ennemis. En bas, un régiment d'infanterie fait halte dans un village de la Somme. On remarquera les figures joyeuses de nos poilus; le jour de l'offensive est enfin arrivé! Ce sont eux qui maintenant vont mener la danse.

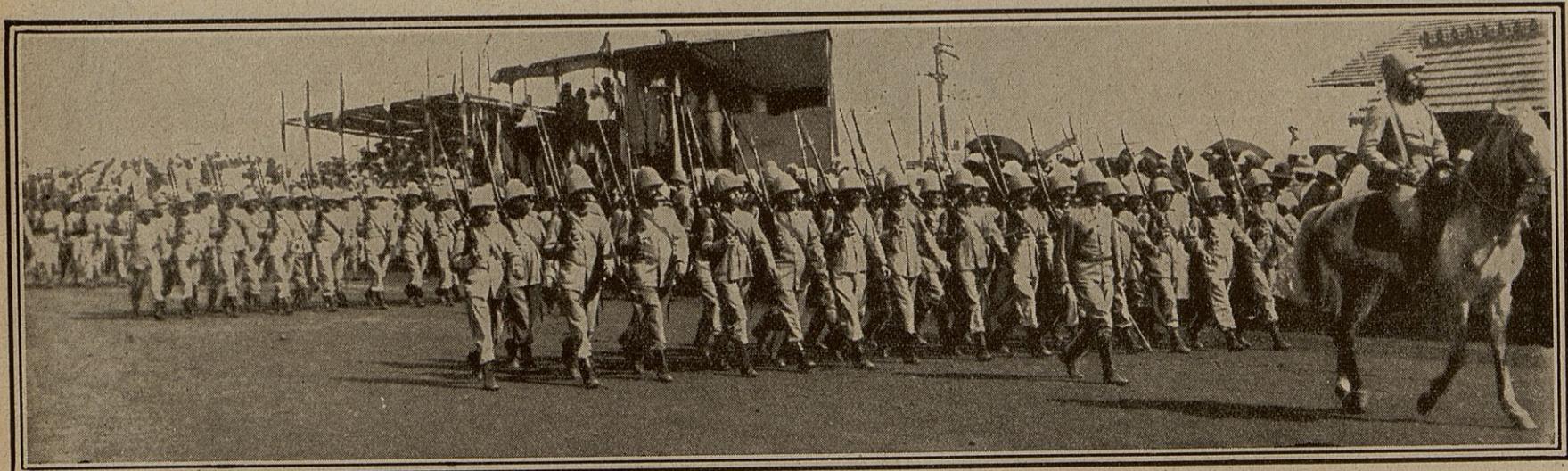
L'EMBARQUEMENT DES SÉNÉGALAIS



Avant de monter à bord des paquebots qui les conduiront en France ou à Salonique, les tirailleurs sénégalais sont passés en revue : leur préparation militaire ne date que de quelques mois, cependant leur tenue est magnifique et fait grand honneur à leurs instructeurs.



Voici les Sénégalais embarqués sur les paquebots. Ces grands enfants s'amusent beaucoup de la nouveauté du spectacle et ils ne craignent pas d'affronter l'immensité de l'Océan car on leur a dit qu'ils allaient se battre pour délivrer la France de l'Allemand détesté.



Les troupes noires ont eu leur belle part dans la brillante offensive qui vient de se déclencher dans la Somme ; elles ont montré leurs qualités pour l'attaque des positions ennemis. Arrivées depuis peu du Sénégal, elles n'aspiraient qu'au moment de bondir sur les Boches. En bas de la page, le défilé du bataillon en garnison à Dakar qui vient d'accompagner les Sénégalais à leur embarquement.

LA GUERRE DE JACQUES

PAR

MARC ELDER

X

LA LEGENDE

Maintenant Jacques est au pays.

Certain soir doux comme un pastel et déjà blanc des coton de l'automne, il est débarqué à la gare avec un bâton, sa jambe de bois et sa médaille. Nicoulet, le facteur, qui portait le courrier au train, l'a reconnu le premier et ils ont fraternisé.

— Vrai, mon gars, t'as pas perdu la mine !

— Pardi, j'ai une patte de moins à nourrir, j'profite davantage !

Ils ont fait la route ensemble jusqu'au village ; Nicoulet attirant à grands coups de voix les commères sur la porte, ainsi qu'un héraut, Jacques saluant militairement bien qu'il fut en civil et coiffé d'une casquette. S'il ne s'est attendré, ce n'est point qu'on refusât le pichet ou que la facteur fût pressé. Nicoulet, au contraire, exhibait son guerrier en pompe, la face embrassée de gloire. Mais lui voulait arriver avant la nuit pour voir un peu, comme il disait, l'Soldat, « son p'tiot dernier » qu'il ne connaissait pas.

Quand il s'est présenté au seuil de sa maison, la

maladie dans les céps. Sans les pommes, comme dit Merlaut, on boirait à la rivière. Mais il s'est enquis de tous ceux du pays qui sont encore aux armées, demandant leur affectation, le numéro de leur corps et la région où ils combattent.

— En Artois ! j'connais ça, dit-il, j'y ai déboutré quelques Boches de leurs trous ! La terre est blanche et colle qu'on dirait d'a pâte ; les betteraves à c'theure sont hautes comme des arbres ; mais c'est sur l'Yser qu'il fallait voir la bataille !

Autour de lui les vieux se serrent et les femmes s'arrêtent, une jatte ou le balai en main, tendant l'oreille. C'est parfois sur l'aire du père Michon, où il y a une ancienne cuve de granit pour s'asseoir, parfois sous les tilleuls du presbytère qui abritent un banc ou à l'auberge de Merlaut que Jacques parle. Sur sa vieille veste il porte toujours la médaille d'argent qui brille et il brandit sa canne quand il s'échauffe.

Le soir, on se réunit au fournil, parce que les jours raccourcissent et qu'on peut veiller après la soupe. Les jeunes filles, pour tirer l'aiguille, se mettent près de la lampe avec les hommes qui font des paniers. Et quand on entend le pilon de Jacques marteler la route, une émotion joyeuse allège les coeurs.

Il entre ; il fume sa courte pipe noire et lustrée ; il dit :

— J'lai culottée sous les obus : et l'est fragile ! Vous voyez ben qu'ils sont maladroits, l'ont pas cassée !

On l'interroge : C'est vrai que les Allemands ont des figures de bandits ? C'est vrai qu'ils ont autant de malice qu'on le dit dans les feuilles ? Qu'ils coupent le nez des prisonniers, égorgent les petits enfants et violent les femmes ?

— C'est vrai ! répond Jacques, avec gravité, et ils

demeure avec les petits dans la chambre où, le matin, Jacques paraît pour manger la soupe, en disant qu'il vient « à la cantine ». Quand l'Soldat crie, il l'enlève de son berceau, l'installe sur son genou et l'amuse avec sa médaille à laquelle le petit s'agrippe avec des gestes de singe. Vainement la Jacquette lui remonte que sa terre chôme à labourer :

— Tu veux donc nous mettre à la misère ! Penses-tu qu'ta pension c'est des rentes !

Il sort en sifflotant quelques sonneries du bout des lèvres et, rencontrant Nicoulet qui fait sa tournée, la besace au dos, il l'accompagne avec ses histoires, en poussant du pilon sur la route.

L'habitude populaire du sobriquet, tiré de la déformation physique, lui a déjà imposé le nom de « Jambe-de-Bois ». Comme il court sans cesse les chemins, par besoin d'agitation libre et de grand air, il est connu à la ronde dans les villages et les hameaux. On l'accueille partout avec un verre de vin et pour lui la table est toujours mise. A quatre heures, après l'école, les gamins lui font cortège en roulant leurs sabots sonores.

— Dis, Jambe-de-Bois, c'est vrai qu'tas pris tout un tas d'Boches ?

— Oui, mes gars ! tout un tas ! l'étaient pt-être pus d'cinquante, j'ai pas compté ! Mais quand l'ont vu l'grand Jacques, l'ont crié : « Camarades ! » et sont tombés à genoux !

C'est Jambe-de-Bois, fléau des Allemands, qui les ramenait par centaines, Jambe-de-Bois entraîneur des recrues, débourreur de tranchées et maître des charges, Jambe-de-Bois, sauveur des officiers blessés et ami du grand chef. L'instituteur parle de son héroïsme à la fin des classes ; les hommes le recherchent pour jouter d'un reflet de sa gloire ; et les femmes envient la Jacquette. Elle seule se fait du mauvais sang :

— L'est dev'n feignant, dit-elle, propre à rien ! N'en a pus qu'pour la pipe et pour la vauterie !

Un jour de crachin, enfin, un de ces jours où la pluie tient sur la campagne comme un brouillard — vrai temps des Flandres — Jacques, rôdant à l'entour des haies, voit tout à coup sa terre mangée d'herbes. Les seneçons prolifiques, le chiendent tenace, le pis-senlit, les mourons enchevêtrés, au travers desquels saillent quelques regains de froment, submergent les sillons ; le bois de sa vigne non taillée rougit sur le cep. Il se gratte la tête, grommelle :

— Malheur !

Et, rentrant chez lui, il passe en revue ses outils qui ont rouillé dans un coin de la grange.

Maintenant, vous le verrez, appuyé au bras d'une charrue, aiguillonnant de la voix une jument réformée et déhalant son pilon, qui s'enfonce dans la glèbe molle, malgré l'os de bœuf fiché à la pointe. Un rayon de soleil allume un éclat sur sa poitrine : la médaille ; et le bonnet de police lui fait en silhouette la tête pointue. Dans le jardin, autour de la maison, il a planté des haricots en forant le carré avec sa jambe de bois :

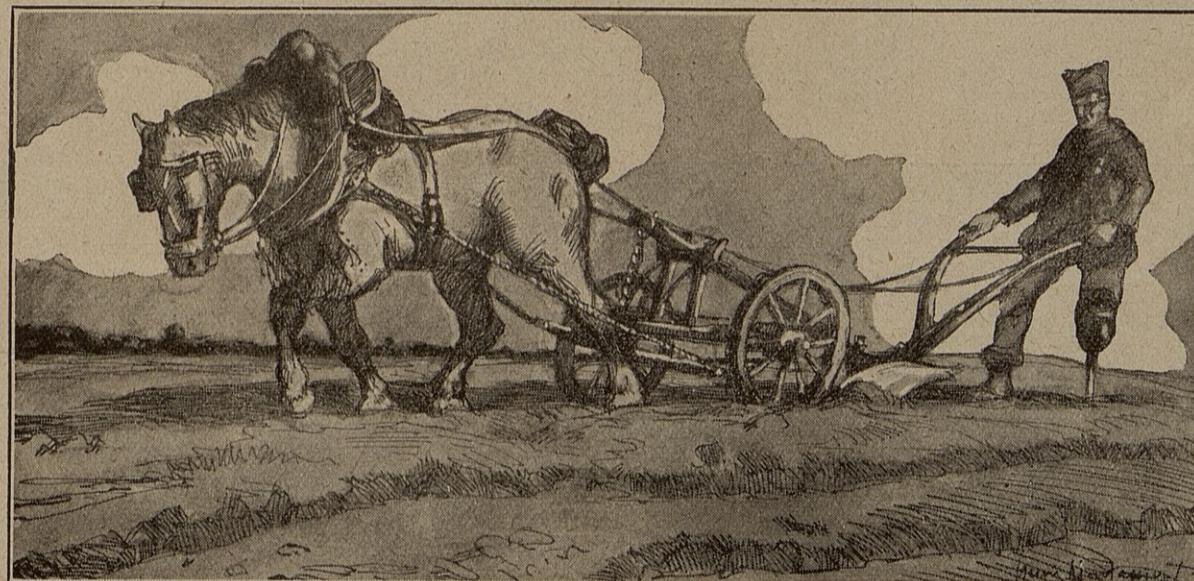
— Pas besoin de planter ! dit-il.

Doucement la terre le reprend, entre deux histoires où il imite le bruit du canon, le grincement progressif de l'obus. Il a remis un manche neuf à sa bêche, à sa houe ; nettoyé l'étable en pensant qu'il ferait bon élever des génisses, que les vaches seront chères cette année. Un soir, enfin, il entre dans sa vigne, arrache les céps que la mauvaise année a fait périr, et en roule un gros tas jusqu'à sa porte. La brouette heurte le chambranle ; la Jacquette accourt :

— Fais donc point d'bruit, les p'tits s'endorment !

Mais lui, raclant d'un revers de main son front moite et désignant les souches :

— J'vez replanter, dit-il, et les gars feront la vendange.



Jacquette, accroupie devant l'âtre, s'est brusquement dressée. C'était l'absent qui revenait des pays de la mort, comme une ombre. Et, au lieu de porter son regard aux yeux de son homme — car c'est là qu'instinctivement on va saisir la première confession au retour des êtres aimés — elle chercha les jambes, parce qu'elle savait. L'émotion la prit au cœur et elle demeurait debout, conservant à la main le bois qu'elle cassait, muette, immobile.

Jacques n'a pas eu l'air de sentir la pitié de son silence et tranquillement il a dit :

— Bonjour la femme ! Où est l'Soldat ?

Elle n'a pas compris, et, relevant les yeux, elle a scruté soudain avec crainte le front de son homme.

— T'entends pas ? L'Soldat ? Not'ptit gars, le dernier, quoi !

Alors, un sourire l'a éclairée et, désignant un ber de junc :

— Il dort, dit-elle.

Jacques s'est penché sur l'amas de couvertures, déjà noyé d'ombre, et son œil ardent a découvert la petite tête rougeaud et bouffie à la bouche crémeuse. D'un doigt il a palpé les joues, effleuré les frêles mains crochues, et, satisfait, a prononcé :

— Crénom ! l'a l'air de profiter !

Mais sa femme, toujours sous le coup de la première impression et suivant sa pensée, lui ayant dit, un instant plus tard :

— Mon pauvre homme !

Il s'est assis près de l'âtre, sa jambe de bois raide devant lui, et, mélancoliquement, a murmuré :

— Oui ! paraît qu'j'suis pus bon à rien ! M'ont renvoyé comme un feignant, malheur !

C'est à peine s'il a donné un coup d'œil à son bien, les premiers jours. La Jacquette a vendu le cochon, l'étable est vide et l'on n'a même pas fait la vendange, parce que avant l'août le raisin était déjà mort de

Voir les N° 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89 et 90 du Pays de France.

en font encore ben pus qu'on écrit ; mais qu'est qu'vous voulez ! c'est la guerre !

Il en parle longuement avec des expressions fortes, des mots crus et des raccourcis puissants d'imagination qui évoquent une vie dans une phrase. A mesure qu'il conte, ses souvenirs refluent, se précisent et, sans effort, raniment l'épopée qu'il a vécue sans y penser. Par intervalles, on l'entend tocquer sa pipe à petits coups contre sa canne ; Culoiseau, le garde-champêtre, lui passe du tabac, et il repart dans les exploits.

— Alors, vrai, tu l'as vu, toi, le général Joffre ?

C'est le père Michon qui a parlé, et bien qu'il soit vénérable, Jacques le toise et, soulevant sa médaille :

— Tiens ! ça ! c'est lui qui l'a mis là, t'entends !

Et qu'on a causé tous les deux et qui m'a serré la main, hein ! et qui m'a demandé mon nom, c'que j'daisais, tout quoi !

Les yeux sont sur lui, admiratifs et respectueux. Sous le bonnet de police qu'il a repris au village, les traits rudes et lumineux qu'on voit sur les gravures aux briscards de Bonaparte ont reparu dans sa face rasée, aux arêtes dures. Il s'adresse aux gamins qui ont quinze ou seize ans, dit ses charges, ses captures, la vie libre, insouciante, dangereuse et la joie brutale de vaincre. Il agite leur jeune sang tendu vers les conquêtes, réchauffe le cœur des vieux et fait rêver les filles, le doigt en suspens sur l'ouvrage. Et quand il a fini, le silence résonne longtemps du tumulte des batailles.

Alors, Culoiseau tente une question insidieuse :

— Pourquoi donc, mon gars.

Les vieux hochent la tête, sourient, et chacun rentre chez soi dans le village obscur et paisible.

Plus souvent qu'à son lit, Jacques va la nuit vers l'étable, en assurant qu'il ne peut plus dormir dans les draps et qu'il lui faut de la paille. La Jacquette

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication de

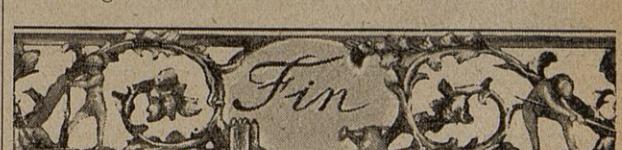
L'ARCHIDUC SANGLANT

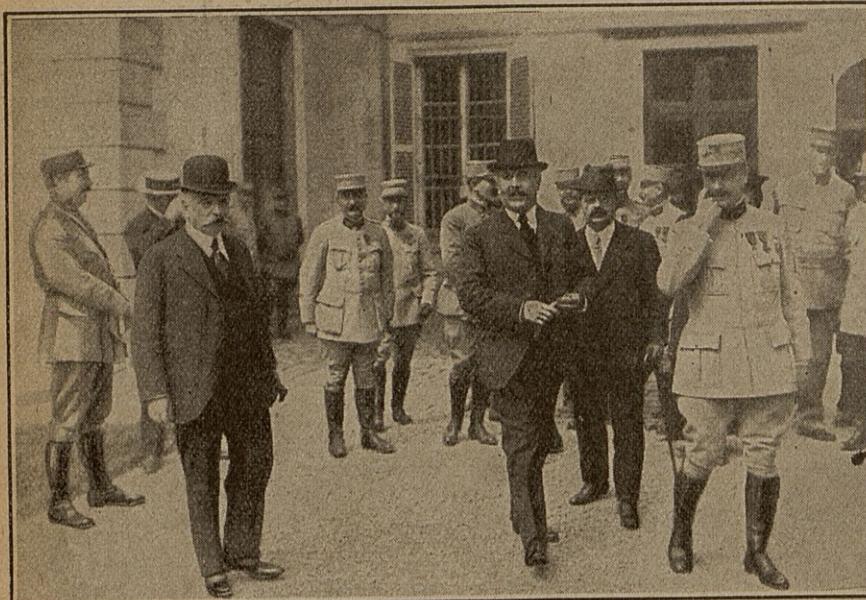
ROMAN INÉDIT

par JEAN DE LA HIRE

l'auteur bien connu des lecteurs du PAYS DE FRANCE qui ont particulièrement apprécié les aventures des Trois Diablos qu'il leur conta.

Dans *L'ARCHIDUC SANGLANT*, Jean de la Hire évoque les tragédies qui ont assombri, ces dernières années, la cour d'Autriche et soulève un coin du voile qui a caché jusqu'ici le drame de Meyerling, drame d'amour et de sang, où l'archiduc Rodolphe, héritier du trône impérial, et Marie Vetsera trouvèrent la mort.





M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé, inaugure le musée de guerre au Val-de-Grâce.



Les "Bag-Pipers" de la garde écossaise jouent à leur arrivée à la gare du Nord; leur succès a été très grand.

SUR LE FRONT RUSSE

Peu à peu toute la ligne de l'immense front s'embrase de la Baltique aux Carpathes ; après la magnifique offensive des armées du général Broussiloff en Volhynie et en Galicie, voici que les armées du général Evert attaquent à leur tour les lignes allemandes au-dessus du Pripyat. Cette dernière offensive s'est déclenchée le 5 juillet sur le front des positions en face de Baranovitchi à celles qui se trouvent à l'est de Vilna. L'artillerie russe procéda à un bombardement intense des ouvrages allemands, puis, sous la protection de leurs tirs de barrage, l'infanterie de nos alliés se lança à l'assaut des tranchées ennemis, fit de nombreux prisonniers et saccagea les défenses.

La ville de Baranovitchi, dont l'occupation est de toute première importance car elle est le nœud des chemins de fer de Vilna, de Brest-Livotsk, est sous le feu des canons russes ; c'est par erreur que nous avions annoncé que nos alliés avaient réussi à la garder ; au contraire, les Allemands font les plus grands efforts pour empêcher les Russes de la reprendre.

En Volhynie, les Allemands n'ont pu faire aboutir leur plan ; avec des renforts importants ils avaient voulu arrêter l'avance de l'armée du général Kalitine en avant de Loutsk ; entre Kolki et Zatourtsi, c'est-à-dire à droite et à gauche de la voie ferrée allant de Rovno à Kovel, des combats acharnés se sont poursuivis jour et nuit ; mais les troupes russes ont victorieusement résisté à tous les assauts menés par grandes masses par le général Linsingen ; elles ont attaqué à leur tour et ont franchi le Styra menaçant directement Kovel d'où les Allemands s'empressent d'évacuer tout l'énorme matériel qu'ils avaient accumulé. Dans la région de Voukava-Galouzinskaïa, nos alliés ont pris une batterie et fait 600 prisonniers. Près de Raznitchi, au nord de Kolki, les Allemands ont perdu 2 canons et plus de 2.000 prisonniers.

Pendant que l'aile droite russe tient bon devant Loutsk, les événements continuent à se dérouler avec plus d'ampleur en Galicie. Au nord et au sud du Dniester nos alliés ont encore remporté d'éclatants succès. Pendant les journées des 28 et 29 juin, le général Letchitsky faisait près de 15.000 prisonniers et enlevait 4 canons et 30 mitrailleuses. Son aile gauche poursuivait sans répit les Autrichiens à l'ouest de Kolomea et progressait vers Stanislau.

Le 5 juillet, elle mettait à son actif une nouvelle victoire. Les troupes russes avaient non seulement

battu les tronçons de l'armée Pflanzer-Baltin mais ils avaient réussi à couper la voie ferrée qui mène de Galicie en Hongrie par Delatyn. C'est là une menace très sérieuse pour la Hongrie que les colonnes russes peuvent atteindre en marchant l'une sur Bistritz, l'autre sur Maramaros-Sziget. Dans cette action victorieuse nos alliés ont encore fait plus de 5.000 prisonniers.

Une autre action brillante pour nos alliés s'est produite le même jour dans la région du Dniester et de la basse Strya, vers le flanc droit de l'armée de von Bothmer ; ils ont enfoncé les Autrichiens et leur ont fait plus de 5.000 prisonniers.

La ville de Stanislau, dont les Russes n'étaient qu'à une journée de marche, est ainsi fortement menacée. Cette ville prise, ce serait l'avance rapide vers Lemberg ; les Autrichiens sont si peu rassurés à cet égard que les habitants de la capitale galicienne ont commencé à s'enfuir à Cracovie et à Buda-Pest.

Du secteur nord, que tiennent les armées de Koupatkine, de Riga à Dvinsk, les nouvelles ont été assez rares. Les duels d'artillerie ont augmenté d'intensité. Près du village de Tchernochki, au nord de Smorgone, les Russes ont délogé les Allemands de plusieurs positions importantes ; tous les efforts que l'ennemi a tentés pour les reprendre ont échoué. Du 3 au 5 juillet, nos alliés ont capturé dans cette région 74 officiers et 3.000 soldats.

D'après des données officielles, les pertes autrichiennes, depuis le début de l'offensive du général Broussiloff, dépassent un demi-million d'hommes.

L'Autriche est au bout de ses réserves et il a été question un moment d'appeler sous les drapeaux les hommes de 56 à 60 ans qui auraient remplacé dans divers services, hôpitaux, bureaux, les soldats qui auraient été envoyés au front ; le gouvernement autrichien a reculé devant cette mesure extrême ; il compte sans doute que l'Allemagne pourra encore venir au secours de ses armées.

En Asie-Mineure, les Turcs ont continué leur offensive malgré les pertes que les Russes leur ont infligées. Ils ont attaqué le 1^{er} juillet à l'ouest de Platana ; ils ont été repoussés. Dans la région du Tchorock supérieur, nos alliés ont enlevé plusieurs lignes de positions turques, prenant à l'ennemi des canons, des munitions et des approvisionnements de toute sorte.

Dans la direction de Baïbourt, l'offensive russe a progressé sensiblement ; les Turcs ont opposé une résistance acharnée, mais ils ont dû céder le terrain. Ils ont attaqué de leur côté, dans la vallée de l'Euphrate, du côté de Diarbékir ; les Russes ont contenu cette offensive et ont rejeté vers l'ouest les troupes ottomanes.



Mme Raynal vient de recevoir la croix de commandeur décernée à son mari, le défenseur du fort de Vaux.

LE PAYS DE FRANCE, désireux d'être agréable à ses lecteurs, a décidé de leur offrir une prime consistant en UN AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE D'UNE VALEUR DE 25 FRANCS

CET agrandissement "noir gravure", du format 40×30 cent., sera exécuté par la Compagnie française des grands portraits, à Paris, et, pour y avoir droit, il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à reproduire, six bons-primes encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant une somme de 4 fr. 95 pour tous frais.

Mais, en raison de l'importance du tirage du PAYS DE FRANCE, l'encartage des bons-primes ne peut se faire en même temps pour toute la France. Nous avons donc été obligés de procéder à un partage de nos livraisons, par réseaux, en réservant une série de six bons-primes pour chacun d'eux, séries dont l'insertion sera faite successivement, (La série en cours, dont les bons 1, 2, 3 et 4 ont paru dans le PAYS DE FRANCE des 15, 22, 29 juin et 6 juillet, concerne les lecteurs de Paris.)

LE PAYS offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 90, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au Document paru en haut de la page 7 de ce fascicule et intitulé : "Sur le front de l'armée belge".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LÉGENDE

- Front à la date du 3 X^{bre} 1914.
- Front à la date du 6 Juillet 1916.
- Avance extrême Allemande.

Echelle:
0 50 100 150 kil.

LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



LA SENTINELLE

— Tu t'embêtes, vieux?...
— Pas trop... Dans le civil, j'étais noctambule!...



DEMANDE D'EMPLOI

— Pardon, kameraden... Vous n'auriez pas besoin d'un brave prisonnier?...



LE BLUFF

— Je vous tiens!... Descendez!... Vous êtes tous prisonniers!!!...



LE REFRAIN

— A votre place, jeune homme..., j'irais au front!!
— Pas de conseils, je vous en prie... J'en ai déjà passé quatorze!!!